Regards sur l'histoire de La Seyne-sur-Mer

n°10

Le temps des changements

compte rendu du colloque du
14 novembre 2009

Association pour l'**Histoire et le Patrimoine Seynois**
BP 10315 - 83 512 La Seyne - ☎ 04 94 74 98 60 - site internet : www.histpat-laseyne.net - contact : laseynehps83@gmail.com

Regards
sur l'histoire
de La Seyne-sur-Mer

Le temps des changements

compte rendu du colloque
du 14 novembre 2009

n° 10

Sommaire

Yolande Le Gallo p. 4
Editorial
Le temps des changements

Francis Lyon p. 5
Ancien des chantiers navals
La Seyne au temps de l'expansion de la grande construction navale industrielle

Marie Mondet, Annick Rohault de Fleury p. 10
Archivistes
De l'Hôtel-Dieu à l'école des Beaux-Arts, trois siècles de service public

Magali Cuzange, professeur des écoles p. 16
Marguerite Dauban, directrice du jardin d'enfants
Marie-Claude Favaletto, première directrice de la crèche municipale
La Seyne novatrice dans l'accueil de la petite enfance

Bernard Cros p. 22
Ingénieur en chef des travaux maritimes, membre de l'Académie du Var
Le fort de l'Eguillette, une reconversion à multiples facettes

Patrick Martinenq p. 28
Economiste, conseiller général
Avec l'ouvrage "Place de la Lune", sous l'histoire la mémoire

Bibliographie p. 34

Yolande Le Gallo
Editorial

Le temps des changements

La Maison du patrimoine, place Bourradet, inaugurée en septembre 2010

Depuis vingt ans La Seyne-sur-Mer connaît de profonds changements. Après la fin de la construction navale qui la structurait une nouvelle ville est en train de naître. "Le détour par l'histoire n'est qu'une mise en distance pour mieux penser le présent", écrit **Michel Marié** dans la postface de ***Place de La Lune***. Les différents intervenants du 10e colloque annuel mettent à jour diverses transformations qu'a vécues la ville au cours de son histoire.

Le fort de l'Eguillette construit à la fin du XVIIe siècle connaît "le vent de l'histoire" en 1793. Après un long temps de sommeil, il retrouve son lustre à "l'ère du patrimoine", selon l'expression de **Bernard Cros**, tout en aidant des jeunes gens à retrouver le goût de la belle ouvrage.

Le bâtiment de l'école des Beaux-Arts, ancien Hôtel-Dieu seynois, a lui aussi retrouvé le lustre du XVIIe siècle mais il n'a jamais cessé de fonctionner, le rappellent **Marie Mondet** et **Annick Rohaut de Fleury**. Toujours au service du public, il a été protégé par son utilité pour parvenir réhabilité jusqu'à nous.

La plus grande partie du patrimoine industriel seynois disparu n'a pas eu cette chance. La construction navale en pleine expansion au milieu du XIXe siècle fait entrer le petit port de commerce seynois dans l'ère industrielle avec ses cortèges d'ouvriers, de misères et de luttes sociales, de prises de conscience, de victoires et de défaites ouvrières que décrit **Francis Lyon**.

La Seyne industrielle fait alors appel à une population italienne, parfois rejetée, le plus souvent étroitement liée à la population locale comme c'est le cas de la famille de **Patrick Martinenq**. Descendant de ce monde ouvrier, il lui a donné la parole dans son livre ***Place de la Lune*** pour créer une histoire où la mémoire orale s'associe à la recherche historique classique.

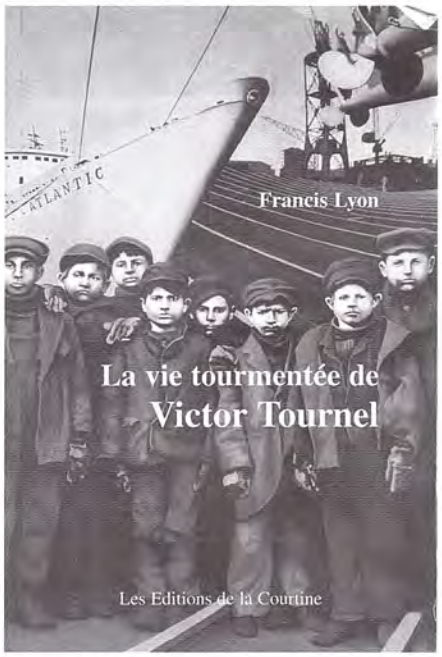
Magali Cuzange, **Marguerite Dauban** et **Marie-Claude Favaletto** suivent la même démarche pour relater la prise en charge volontariste de la petite enfance par la municipalité communiste dans les années 1950 à La Seyne où les femmes travaillent plus qu'ailleurs. Jardin d'enfants et crèche mettent en pratique des méthodes éducatives innovantes à cette époque.

Ce 10e colloque a mis en exergue des changements qu'a connus La Seyne dans son histoire militaire, son histoire industrielle, son histoire intime, exemples éclairants pour "penser son présent".

Francis Lyon
Ancien des chantiers navals seynois, président de l'association pour un centre de recherches de la construction navale, romancier

La Seyne au temps de l'expansion de la grande construction navale

D'après *La vie tourmentée de Victor Tournel.* Ce roman, écrit par Francis Lyon en 2006, raconte l'histoire d'un ouvrier des chantiers navals de La Seyne, au XIXe siècle, témoin et acteur d'une page d'histoire industrielle et sociale en pleine évolution.



Genèse

Je n'ai pas l'habitude de discourir sur mes romans. Je ne suis pas un littéraire au sens noble du terme. Je ne suis pas non plus un historien.
Depuis l'âge de mes quinze ans, je n'ai eu de cesse de côtoyer le monde ouvrier dans lequel je suis né.

D'une PME à la construction navale, puis mon retour dans une entreprise artisanale, toutes ces années passées dans un environnement souvent hostile, ingrat et peu gratifiant, m'ont aussi apporté des amitiés solides, durables et l'envie d'en découdre avec les injustices auxquelles nous étions confrontés.

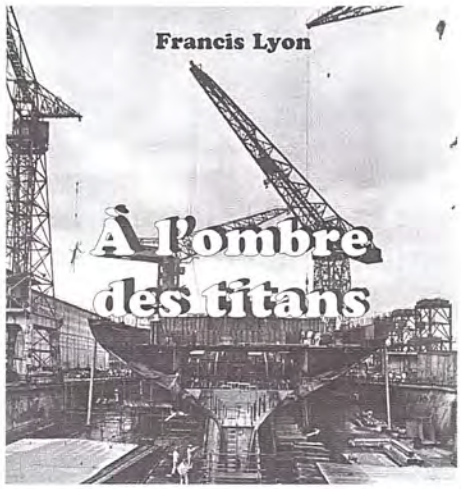
La pire d'entre elles était, et reste encore aujourd'hui, ce mépris affiché envers ces sans-grade, ces anonymes, sans qui la fourchette avec laquelle nous mangeons, la voiture avec laquelle nous roulons, le lampadaire qui nous éclaire, ou les différents toits qui nous protègent ne sauraient être.

Je me promettais alors, dès que l'occasion s'en présenterait, de dénoncer d'une façon ou d'une autre cette méprisable amnésie.

Mes dix-sept années passées dans les chantiers navals me rapprochaient encore plus intimement de cette classe ouvrière, souvent meurtrie, quelquefois cupide, irrévérencieuse, lâche par instants ou courageuse en de grands moments, mais surtout solidaire et conviviale dans son quotidien usinier. Les hommes sont ce qu'ils sont, avec leurs faiblesses et leurs grandeurs, mais j'ai gardé au fond de moi ce respect inaliénable pour les métallos que j'ai côtoyés, tous ces ouvriers qui m'ont accompagné au cours de ma vie professionnelle et au-delà d'elle.

Ma cessation d'activité professionnelle allait enfin me permettre de m'exprimer.

Premiers écrits



Je l'avais déjà fait avec l'aide du GRAICHS[1] lors de mon licenciement des chantiers en 1986, dans mon témoignage écrit *8e nef* où je décrivais ces dix-sept années passées jusqu'à la fin ou presque des chantiers navals seynois.

Cette histoire de la construction navale à La Seyne devint pour moi une source inépuisable, un puits sans fond d'imaginaire possible. Je me devais d'une façon quelque peu romancée, en m'appuyant sur des faits connus et reconnus, de retracer au fil d'époques contrastées la vie de ceux qui les avaient traversées.
Après deux "polars", *À l'ombre des Titans* et *Ricordati*, ayant déjà pour cadre la navale, je plongeai alors au cœur même de cette grande histoire de la construction navale seynoise. Il y avait de quoi écrire !

[1]Groupe de recherche sur l'identité culturelle des habitants de La Seyne-sur-Mer

Victor Tournel et 1851

Le personnage de Victor Tournel me vint au regard de la vie d'une famille seynoise, Estournel, dans une période troublée par le coup d'état de 1851.

René Merle et son association sur la mémoire du coup d'état de Louis Napoléon Bonaparte, me donnèrent quelques informations importantes sur notre ville et son alentour immédiat durant cette période. C'est ainsi qu'à partir de quelques faits historiques, je pus décrire autour de Blaise Tournel, père de mon héros, cette époque perturbée, turbulente, du moins pour ceux qui, refusant le coup d'état, s'étaient insurgés.

La répression sur ces hommes s'abattit jusqu'à l'exil et l'enfermement dans les camps de Cayenne ou ceux d'Algérie. Afin de poursuivre mon roman et donner plus d'étoffe à Victor Tournel, je fais donc mourir son père dans un de ces camps algériens.
Nous retrouvons ces Seynois illustres aux frontons de nos rues : Joseph Rousset, Cyrus Hugues, Auguste Carvin et d'autres encore.

Cyrus Hugues, insurgé de 1851

"Place de la Lune": l'usine, le travail, la solidarité, l'amitié

Dans le même temps, les chantiers navals des frères Taylor connaissaient les difficultés dues non seulement aux transformations techniques mais aussi aux nouvelles demandes des armateurs : navires de plus fort tonnage, plus diversifiés, plus rapides.

Le décret impérial de 1856 et la création des FCM ouvrent la voie à la véritable naissance d'une construction navale moderne et compétitive sur le site des chantiers, Armand Behic en étant le premier directeur général.

Les souliers élimés, les ouvriers de l'époque, avec leur musette, descendaient vers la place de la Lune pour se faire embaucher. Certains arrivaient de la rue des charpentiers, de celle des gréeurs, des calfats, ou encore des scieurs de long.

De ces rues descendaient les ouvriers pour rejoindre les chantiers. Chaque corporation ayant pour habitude de loger approximativement dans la même rue ou quartier. Cela devait sans doute tenir aux caisses de secours solidaires établies par corporation.

Je me suis imprégné de cette vie des caisses de secours en lisant l'étude de Patrick Martinenq, *Place de la lune,*

La rue Victor Hugo

ou encore la thèse de Françoise Ravoux sur l'émergence des caisses de secours et mutuelles dans le Var (voir bibliographie).
Bien sûr, il m'était facile d'imaginer la vie dans laquelle se débattaient ces hommes de la construction navale. Les rapports des médecins de cette période en attestent. Manque d'hygiène, repas insuffisants, au travail de plus en plus tôt, les enfants étaient les premières victimes de cette mauvaise vie.

"Les accidents nombreux qui se produisent dans cette usine seront l'objet d'appréciations sévères mais justes lorsque, comme il arrive souvent, il y aura de la faute des ingénieurs appelés à surveiller la construction des échafaudages. Dans le courant de l'année, nous en avons eu beaucoup, et il s'en est suivi quelque fois la mort, sans que la justice s'en soit préoccupée. Le 3 courant encore, un enfant est tombé d'une hauteur de 3 mètres au moins en aidant à monter une plaque de tôle..." *Progrès du Var*, 9 octobre 1977, dans *Place de la Lune,* p. 161.

Les hommes se retrouvaient le soir dans les différentes chambrées, lieu de retrouvailles où l'on pouvait partager les boissons mais aussi les idées.

Dans deux d'entre elles au moins, celle du quartier Beaussier et celle du cours Louis Blanc, fut organisé ce que l'on pourrait appeler le creuset seynois de la contestation au coup d'état. Blaise Tournel en paiera le prix.

Bien entendu, la vie ne se cantonnait pas seulement à la contestation, aux échanges d'idées souvent tendues. La famille, les amis, les fêtes votives et autres, engendraient des moments joyeux, amicaux et populaires. Là encore, le livre de Louis Baudoin ou ceux de Marius Autran ainsi que des recherches sur Internet ont aidé mon imagination à coucher sur le papier ce que devaient être ces festivités. Noël n'en était pas une des moindres, et l'on retrouvait ce soir-là, dans l'église de Notre-Dame-de-Bon-Voyage, un échantillon hiérarchique parfait de notre société communale.

Tournel se lie d'amitié avec un personnage qui tient un

rôle important dans l'élaboration du roman, tant en terme d'amitié réelle, que du fait de sa présence future dans les instances dirigeantes de l'entreprise, afin que celle-ci ne soit pas décrite que du seul aspect ouvrier.

Victor Tournel, orphelin de père, jeune homme plein de vie, devra subvenir aux besoins de sa mère et de son frère beaucoup plus jeune que lui, par ses travaux à l'intérieur des FCM. Il cèdera aux propositions d'échanges de conscrits moyennant finance pour sa famille, partira en Crimée et se trouvera devant Sébastopol, dans le crépitement de mitraille et le bruit sourd des obusiers. Rester en vie, avec l'espoir de revoir les siens, sera son seul soutien.

Pendant ce temps, profitant de l'aubaine commerciale que cette guerre engendrait pour les chantiers navals, ceux de la Seyne connaissaient alors un rapide essor.

L'entreprise capitaliste et la main-d'œuvre italienne

Le capital des FCM passait alors à quatre millions de francs, somme colossale pour l'époque. Les constructions de navires dans les années 1860 - 1870 et leurs descriptions sont extraites des documents de l'association *Sillages,* ouvrages réalisés par une équipe d'ingénieurs de nos chantiers à la fermeture de ceux-ci.

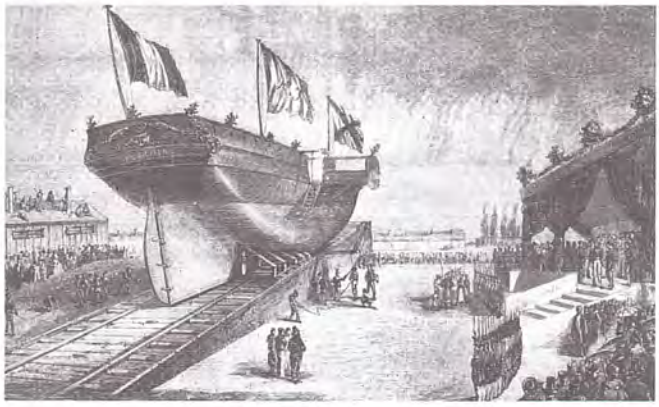
Le cuirassé *la Gloire* construit aux FCM en 1859

La guerre de Crimée terminée, le retour de Victor Tournel à la Seyne sera des plus difficiles.
Il ne se reconnaît pas. Les FCM avaient changé avec leur extension sur les cultures maraîchères du bord de mer, les quais du port rénovés, une grande darse d'armement construite, un chenal creusé permettant un meilleur tirant d'eau pour des navires de fort tonnage. La guerre n'avait pas fait que des malheureux.

La promenade dans son village natal lui fait découvrir un autre phénomène lié à l'expansion de la construction navale : la forte proportion d'immigrés italiens venus s'installer dans des habitations de fortune autour des chantiers navals, demandeurs de main-d'œuvre. Là encore, le livre de Patrick Martinenq, les archives municipales et la mémoire de certains de nos anciens puisant dans leurs souvenirs familiaux m'ont été d'un précieux secours.

Ces immigrés n'étaient pas les bienvenus et des quolibets parfois hargneux les accueillaient en ville et au travail.

Victor lui, avait appris au moins une chose dans cette foutue guerre, celle de ne plus haïr les hommes d'où qu'ils viennent sur cette terre. Il dira à qui veut l'entendre que "Haïr l'injustice c'est tout ce qu'il peut se permettre". Cette soif de justice va le poursuivre pendant tout le roman.



Lancement du *Quirinal*, 1857

L'essor du mouvement ouvrier

Les chemins de fer aidant, les nouvelles se font plus rapides et diversifiées. Des lectures que certains signalent comme subversives arrivent dans nos régions. Les idées révolutionnaires diverses s'entrechoquent. Proudhon, Blanqui, Marx, Laforgue, Guesde, dont les écrits se propagent sous le manteau, viennent alimenter une contestation ouvrière qui n'en demandait pas tant.

Dans nos chantiers, le livret ouvrier est vécu comme une véritable atteinte à la dignité des employés. Victor Tournel, de retour, s'aperçoit vite que les investissements développés par la direction se sont faits sans amélioration des conditions de travail qui restent pénibles et dangereuses. Il y perdra son jeune frère dans un accident du travail, qui va le renforcer dans cette hargne à combattre les effets néfastes de l'exploitation ouvrière. Les tensions vont s'exaspérer malgré les tentatives patronales de les apaiser, ce sera notamment le cas avec Noël Verlaque directeur de l'entreprise, venu du tas.

Heureusement, les moments de détente existent et le dimanche, les guinguettes du bord de mer attirent la jeunesse seynoise. C'est au cours d'un de ces balletti que Victor va rencontrer celle qui deviendra son épouse, Angélina, jeune Italienne que la misère a jetée sur les routes provençales avec sa grand-mère.

Il n'est pas besoin de longues enquêtes pour s'apercevoir qu'aujourd'hui encore, nombre d'entre nous ont des ascendants transalpins.

Ceux-ci ont joué un rôle non négligeable dans le développement de nos chantiers mais aussi de notre ville. Certains vont participer aux premières luttes revendicatives dans les chantiers pour l'amélioration de leurs conditions de travail.

La liberté d'association par profession fait tâche d'huile dans les têtes, au point qu'elle se trouve dans toutes les

demandes revendicatives de l'époque.
En fait, l'interdiction des grèves n'empêche pas celles-ci. Partout dans le pays, les arrêts de travail sont légion.

Les techniques de construction évoluent demandant sans cesse des adaptations pour les ouvriers, techniciens et ingénieurs en charge de celles-ci. Un autre événement allait marquer la vie de Victor Tournel.

L'épidémie de choléra en 1865

La température de l'air ronflait comme l'haleine d'un four annonçant une épidémie de choléra sans précédent dans notre ville. Il va traverser ces deux mois de souffrance commune, voir mourir cinq cents de nos concitoyens, apporter son soutien aux sœurs de la Congrégation de la Présentation qui se donnent avec courage pour contrer l'épidémie.

Sa mère mourra dans ses bras, victime de la terrible maladie. Pendant cette période funeste que traverse notre commune, il rencontrera François Durand, adjoint au maire, enlevant les corps avec l'aide de bagnards et Nicolas Chapuis qui trouvera la mort pour s'être trop exposé en secourant ses concitoyens.

Rue Nicolas Chapuis

D'ailleurs, le foyer de l'épidémie fut constaté autour d'un vallat qui se jetait dans la mer, là où vivaient entassés des immigrés italiens sans hygiène notable. Aujourd'hui, ce ruisseau a été détourné. La rue qui le remplace descend à la perpendiculaire des ex-chantiers. Vous pouvez voir inscrit sur la plaque nominale "rue Nicolas Chapuis". La vie reprit peu à peu dans la ville et ses chantiers.

15	Dalmasso Thérèse	33	Choléra
14	Dagnan Marie Louise Virginie	5 mois	novembre 1865
14	Bonifay Michel Dominique Germain Bernard	65	
15	Campagno Bernardin	25	Choléra
14	Travengo Jean Marie	54	Choléra
15	Pépino Jean	27	Choléra
14	Suzan Lazare Victor	53	Choléra
14	Pascal Louis François	37	[illegible]

Registre des décès 1865, AM La Seyne

Contestation sociale et transformations techniques

La contestation sociale continuait de prendre corps au même rythme que les transformations techniques qui accompagnaient la construction navale seynoise.

Réunions secrètes dans les bois de Janas, dans les sous-sols de l'école Martini, confrontations avec les forces dites de l'ordre, incarcération, solidarité, tout un panel de luttes qui vont déboucher dans les années 1872 à la reconnaissance légale des grèves, ce qui fera dire à Victor Tournel que dorénavant rien ne serait plus comme avant. Effectivement, rien ne le fut.

Dans cette tourmente il défendra les idées de la Commune, il sera désespéré de son écrasement, restera sans nouvelles de son ami Bellicia parti rejoindre les communards. Néanmoins, la vie, toujours la vie, reprendra le dessus. Il se marie avec Angélina dans une fête comme nos anciens avaient l'habitude d'organiser en ces moments-là. De cette union, naîtra un fils qui le rendra le plus heureux des hommes.

Plus responsable que jamais devant sa famille, il redouble d'attention sur les travaux, se fait respecter avec ses camarades par une maistrance bien souvent hargneuse. Les réunions dans les chambrées, avant qu'elles ne soient interdites pour menées révolutionnaires, se faisaient de plus en plus houleuses. Divisions, unités, querelles, les ingrédients habituels d'une prise de décision jamais unanime.

Pendant ce temps, les chantiers navals continuaient leur évolution. Ils devenaient acquéreurs des chantiers de construction de Graville et Mazeline au Havre avec leur fonderie capable de fabriquer entre autres les hélices de navires dont avait besoin la Seyne. Amable Lagane avait remplacé Noël Verlaque à la direction de l'entreprise. Pendant plus de vingt-cinq années, il allait présider aux destinées de celle-ci.

Amable Lagane

Un conflit social, le premier pourrait-on dire, secouait alors pendant plusieurs jours les chantiers navals. Au centre de celui-ci la gestion de la caisse de secours, la reconnaissance des syndicats ouvriers, l'augmentation des revenus. Il se terminait par un demi-échec, mais, suite à celui-ci, la reconnaissance du droit de grève, et plus tard celle des syndicats, participeront à l'émancipation de cette classe ouvrière.

La vie tourmentée de Victor Tournel m'aura sans doute permis, suite aux autres romans, de relativiser ce que nous pensions être exceptionnel, l'effort consenti par moi-même et mes contemporains dans les luttes que nous menions.

Certes, rien n'était facile. La vie de famille s'en ressentait, le stress de l'organisation de telle ou telle action s'accentuait à chaque réalisation, la pression des ouvriers qui nous faisaient confiance en tant qu'organisation syndicale était parfois énorme.

Dans ce climat de lutte de classe dans lequel le patronat ne nous épargnait rien, nos atermoiements, nos divisions sur les solutions à apporter ou encore les modes de luttes à développer, s'ils étaient vécus péniblement, ne ressemblaient en rien à ce qu'avaient vécu nos anciens du temps de Victor Tournel.

Ils étaient les précurseurs de la vie syndicale, ouvrant la voie aux luttes organisées, efficaces et souvent payantes dans un développement idéologique de luttes de classe bien comprises. C'est en cela que je fus heureux de l'édition de ce roman qui, au-delà de l'histoire romanesque, leur rend un juste hommage.

De l'autre côté du port

Dans son dernier roman *De l'autre côté du port* paru en juin 2009, à l'occasion de la fête de la ville de La Seyne-sur-Mer, Francis Lyon donne la parole à l'ancien pont basculant des chantiers nouvellement restauré et l'un des derniers symboles de l'activité industrielle de la ville. Son écriture vivante s'appuie sur un travail d'archives, éclairé par son expérience personnelle et sa sensibilité.

Le pont, devenu mémorialiste de la ville, retrace quatre-vingt-dix ans de l'histoire de La Seyne et de ses chantiers, depuis les lendemains de la Grande Guerre, la Deuxième Guerre mondiale et ses ravages, la renaissance de la ville et de la Navale jusqu'à la mort de l'entreprise. Cette chronique fait la part de la vie quotidienne des habitants venus d'horizons divers, de leurs luttes, de leurs joies et des fêtes dont la ville a eu le secret.

Le pont est né en 1919, comme ce dénommé Dupont qui raconte comme un vieil homme maintenant réduit à la retraite, à l'immobilité ce dont il a été témoin. Il se souvient avec une pointe de nostalgie, comme il sied à un vieil homme qui a vu, de l'autre côté du port, partir les derniers trois mâts. Ce jour de 2009 est pour lui un moment de reconnaissance, illuminé qu'il est par un somptueux et émouvant feu d'artifice et avec, enfin, le droit à la parole :

« *Vous m'avez transformé en tour. Un sacré tour que vous m'avez joué.*
Me voilà vertical à jamais.
La position debout, finalement, c'est bien la plus belle et la plus noble.
Vous aussi vous êtes restés debout. C'est bien. »

Andrée Bensoussan, extrait d'une note de lecture parue dans la revue Promémo n° 12, 2010

Marie Mondet,
Annick Rohault de Fleury,
Archives municipales

De l'Hôtel-Dieu à l'école des Beaux-Arts, trois siècles de service public

L'école des Beaux-Arts occupe aujourd'hui les locaux d'un bâtiment ancien, réhabilité à partir de 1997. Aujourd'hui, cet ensemble comprend deux vastes ailes séparées par une avancée centrale, l'ancienne chapelle, et deux cours distinctes cernées de grilles. Cet espace, central dans la ville, a vu se succéder au fil du temps des fonctions diverses au service des publics.

La réhabilitation, en valorisant autant que faire se peut, le caractère authentique de cette bâtisse appelée "Hôtel-Dieu", ne pouvait pas laisser insensibles les archivistes attentives aux traces laissées par un passé méconnu.

L'école des Beaux-Arts, rue Messine

Les documents communaux mentionnent l'existence de cet Hôtel-Dieu avant 1657, c'est-à-dire lorsque La Seyne était encore un bourg dépendant de la communauté de Six-Fours. Son emplacement initial a périodiquement soulevé des débats, sans être clairement précisé dans les procès-verbaux.

En revanche, les éléments de gestion et d'organisation de cette institution nous sont parvenus au travers des délibérations consulaires retranscrites dans des registres conservés aux Archives municipales.

La Communauté de la Seyne se préoccupait

L'école des Beaux-Arts, rue Clément Daniel

régulièrement de l'aide et des secours aux pauvres et aux indigents. Le fonctionnement de l'Hôtel-Dieu était l'objet de discussions au sein du conseil de communauté.[1]

Les missions et le fonctionnement

Du XVIIe au début du XIXe siècle, l'action de l'Hôtel-Dieu se centrait sur la charité, et le secours en "temps de misère".

La réunion du conseil du 2 avril 1769 [2], portant sur les legs de Marie Guigou et Laurent Isnard, est très explicite sur les missions et le fonctionnement de l'institution.

"...Louis Guigou, maire et premier consul a dit que les circonstances du temps ont occasionné dans ce lieu une si grande misère que les revenus de l'hôpital sont insuffisants pour fournir les secours indispensables à des familles honteuses [3] dont le nombre augmente journellement".

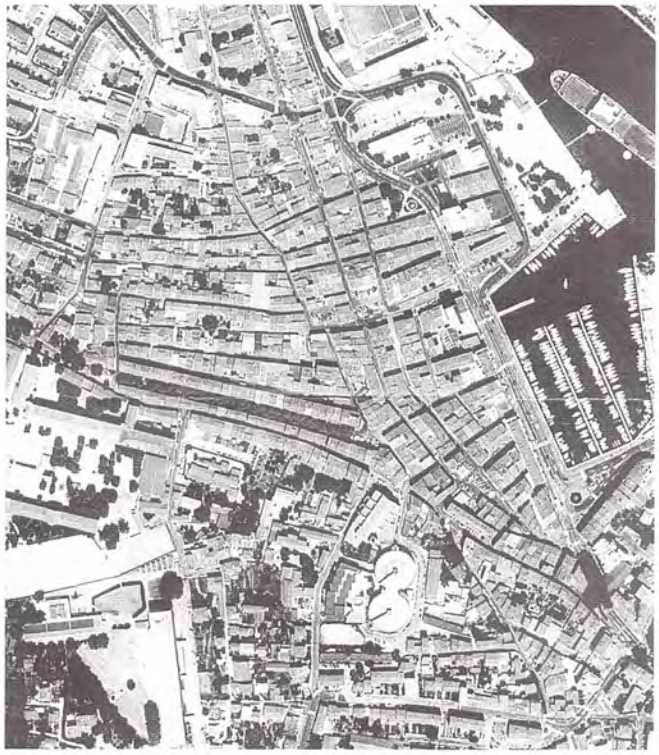
L'hôpital tirait ses revenus des dons et legs. L'acceptation des legs était soumise à autorisation par lettres patentes. Le débat autour du legs Guigou portait sur la nécessité

[1] AMLS – Série BB. Registres des délibérations consulaires de 1670 à 1780.
[2] AMLS – BB9 – F°51 recto.
[3] « familles pauvres » - à cette époque, le terme n'est pas péjoratif.

urgente d'accepter ces fonds, malgré l'absence de lettres patentes, car lorsque les revenus étaient insuffisants, la communauté suppléait aux besoins.

"*Le défaut de lettres patentes pour autoriser l'hôpital de La Seyne* [à recevoir des dons et legs] *n'empêche pas de venir au secours des pauvres, qui deviennent à la charge de la communauté, dont l'hôpital est une dépendance.*"

Ce texte établit clairement le lien entre l'établissement de charité et la gestion de la communauté. La charité est une mission incombant à la collectivité, qui s'exerce à l'Hôtel-Dieu. Cette organisation implique que la communauté ait un droit de regard sur la gestion.



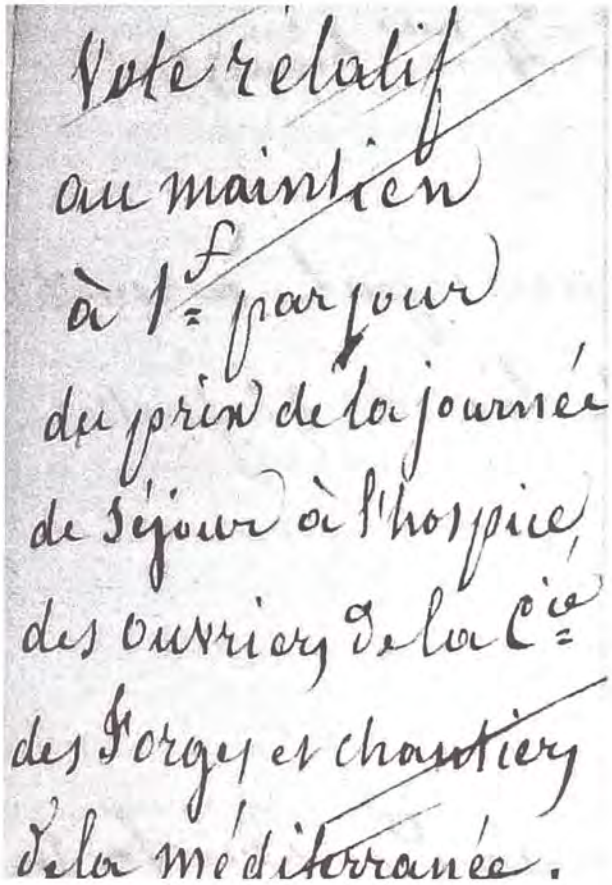
Centre ancien de La Seyne-sur-Mer

L'administration

Jusqu'au début du XIXe siècle, l'organisation et le fonctionnement de l'Hôtel-Dieu conservent l'héritage de l'administration d'Ancien Régime.
L'administration de l'hôpital rend compte au conseil de communauté jusqu'en 1790, puis au conseil municipal. Elle fait part des besoins, tant en matière de soins que de personnel ou de locaux, en même temps qu'elle présente un état de ses dépenses et recettes, qui deviendra "budget" au XIXe siècle.

Des crédits exceptionnels peuvent être alloués en période de crise, comme pour les épidémies, par exemple :
"*80 francs aux orphelins du choléra de 1865*"
"*Rallonge de crédits de 2000 francs en supplément des crédits alloués en septembre 1865*" [5]

[5] AMLS 1D13 - Délibérations du Conseil municipal – F°159
[6] AMLS CC1- Comptes trésoraires 1694 - F°13 verso


Vote relatif
au maintien
à 1f par jour
du prix de la journée
de séjour à l'hospice
des ouvriers de la Cie
des Forges et chantiers
de la méditerranée.

Prix de la journée en 1863

La tutelle de la communauté s'exerce également par la nomination de responsables à la tête de l'établissement. Au XVIIe siècle, l'Hôtel-Dieu est dirigé par deux recteurs nommés par les consuls et rémunérés par la communauté : deux florins en 1694.[6]

A la Révolution, la nouvelle organisation municipale nomme deux puis cinq commissaires (à la fois pour La Seyne et Six-Fours) et rapproche l'aide aux nécessiteux de l'organisation des subsistances.

Ces personnages ont également pour mission de rechercher des personnes solvables auprès desquelles l'administration de l'Hôtel-Dieu pourra placer ses fonds (legs ou remboursements pour soins ou nourriture).

L'élargissement des activités

Tout au long du XIXe siècle, les administrations nationales et locales se mettent en place progressivement.
La Seyne se développe et de nouveaux besoins apparaissent. La municipalité envisage de confier à des religieuses non seulement les soins aux malades, infirmes et indigents, mais aussi l'éducation des jeunes filles. En 1841, les sœurs Trinitaires font connaître leur souhait de s'installer à l'Hôtel-Dieu.

"*[le 18 mai 1841]...Le Conseil voulant s'associer, dans l'intérêt des habitants de cette ville, à l'œuvre de bienfaisance qui lui est proposée a unanimement délibéré qu'il serait accordé une indemnité annuelle de quatre*

cents francs aux dames religieuses qui veulent s'établir en cette ville pour élever les jeunes demoiselles et soigner les malades indigents."[7]

L'évolution du nombre de religieuses et de leurs fonctions se lit nettement dans les listes nominatives des recensements de la population.[8]

1841	1846
1 sœur économe 1 sœur infirmière 1 infirmier	1 sœur supérieure 1 sœur économe 1 sœur hospitalière 1 infirmier 3 sœurs institutrices 2 sœurs converses (chargées des tâches matérielles) 1 cultivateur
19 pensionnaires	16 pensionnaires *Les élèves ne sont pas comptabilisées.*

Particulièrement sollicitées en période d'épidémie, les religieuses ont notamment reçu un hommage appuyé du maire pour leur action lors de l'épidémie de choléra de 1865.

L'emplacement de l'Hôtel-Dieu

Les actes communaux évoquent à plusieurs reprises un emplacement malcommode et la nécessité de construire un établissement de charité ailleurs, sans que rien ne soit certain. Aucune délibération n'atteste de la construction et de l'emménagement rue de l'Hôpital, devenue l'actuelle rue Clément Daniel. Le conseil consulaire fait allusion à l'existence d'un hôpital antérieur à la séparation de La Seyne et de Six-Fours, à l'occasion de l'examen du testament de Marie Guigou[9] en 1763, expose les missions de l'établissement durant cette période, mais ne fournit aucun renseignement d'ordre géographique.

Le premier élément certain figure sur un plan de La Seyne, dressé en 1783 : l'Hôtel-Dieu se situe entre la rue de l'Hôpital et la rue Messine, là où il s'élève encore aujourd'hui.

Au-dessus de la porte donnant rue Clément Daniel, une date est gravée : "1858".

Cette année-là, le conseil municipal en séance du 7 février a donc décidé la restauration de l'immeuble et son extension : "...[la commission administrative des établissements charitables de cette ville] *demande de construire une aile à l'hospice actuel*" dont la dépense sera assurée par les fonds libres de l'hospice et par des allocations versées par la ville, "*car il est du devoir du Conseil municipal de venir en aide à l'hospice civil et de contribuer au soulagement de la classe malheureuse*[10]...". Le besoin de loger des ouvriers des Forges et Chantiers préoccupait les édiles.

D'autre part le développement de la fonction d'enseignement nécessitait l'ouverture de classes supplémentaires.

Porte rue Clément Daniel, reconstruite en 1858

En 1864, une demande identique est présentée au conseil municipal. L'agrandissement de 1858 n'est pas suffisant.

Dans son bilan de mandat, le 9 mai 1865, le maire Louis Marius Estienne adresse "*des remerciements à messieurs les administrateurs des établissements charitables pour le zèle qu'ils ont constamment déployé dans l'accomplissement de leurs pénibles fonctions, et pour le bienveillant concours prêté pour l'agrandissement et la restauration de l'hospice, auquel il a été fait pour près de 30.000 francs d'améliorations dues en grande partie à la sage économie et au zèle éclairé de nos bonnes soeurs Trinitaires, qui dirigent l'école et le pensionnat dépendant de cet établissement .*"[11]

Les épidémies de choléra de 1865 et 1883 montrent la nécessité d'un équipement hospitalier moderne. La question sera débattue jusqu'en 1899, quand sera décidé le déplacement des fonctions hospitalière et éducative vers le quartier de la Gâtonne, non sans péripéties ni débats ; mais cela est une autre histoire !

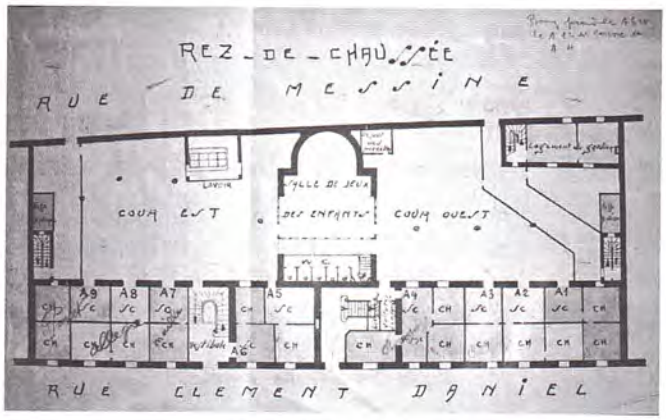
[7] AMLS 1D10- Délibérations du Conseil municipal – F°80
[8] ADV 11M2- Recensements de population
[9] Ibid.
[10] D12 – Délibérations du Conseil municipal – F°108
[11] D13 – Délibérations du Conseil municipal - F°133 verso

L'Hôtel-Dieu, une école, des logements ouvriers, la justice de paix

En 1842, une école de filles, la première de la ville, tenue par les soeurs Trinitaires, fonctionne dans la rue Clément Daniel. En 1931, l'école de filles devenue laïque se déplace dans les locaux de la caserne de la Gâtonne, actuel collège Curie.

En 1903, l'ouverture du nouvel hôpital, situé dans le quartier Peyron, signe la fin de la fonction hospitalière de l'Hôtel-Dieu, dont les vastes espaces vont pouvoir accueillir simultanément ou consécutivement diverses fonctions, du logement social à l'administration judiciaire, des associations aux services municipaux.

En 1931, la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée (FCM), grand employeur de la ville, souhaite l'aménagement de logements pour ses ouvriers, dans les anciens locaux de l'école de filles. Il convient d'ajouter des cloisons [12] dans les salles de classe pour créer des habitations de une à cinq pièces. Ainsi, sur plusieurs niveaux, ce foyer de travailleurs accueille individuels et familles : ils partagent les lavoirs et les sanitaires communs (WC et lavabos). Les enfants jouent, à cette époque, dans les deux cours séparées de la rue par des murs pleins.
En 1937, 14 logements ouvriers demeurent vacants, la plupart dans l'aile ouest.

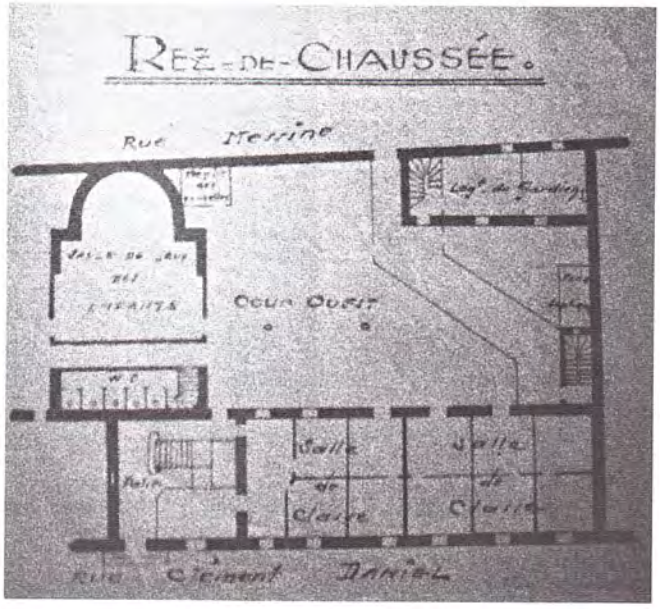


Logements ouvriers

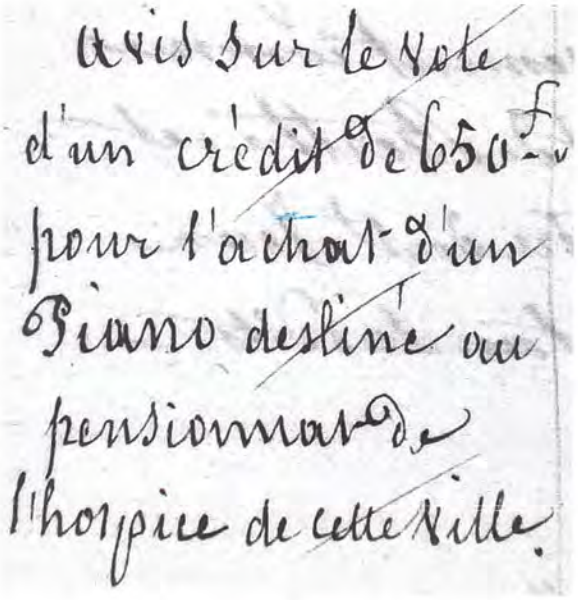
Face à l'augmentation de la population seynoise, la municipalité reprend possession des bâtiments de l'ancien Hôtel-Dieu pour y recréer six salles de classes de garçons, se répartissant ainsi : 2 classes de 40 élèves au RDC : 80 enfants ; 2 classes pour 25 élèves au 1er étage : 50 enfants ; 2 classes pour 25 élèves au 2e étage : 50 enfants.
Pour retrouver le volume des anciennes salles de classe, il suffit d'abattre les cloisons non porteuses des logements ouvriers [13], ainsi les pièces reprennent leur capacité initiale. De plus, le rez-de-chaussée de la chapelle désaffectée devient une salle de jeux abritée.

Seuls les locataires de deux logements doivent être déplacés, l'un habite au rez-de-chaussée, l'autre au deuxième étage. Un relogement leur est proposé dans l'aile est ou à la « Présentation ». (couvent de la Présentation, au quartier des Mouissèques, transformé en logements pour les ouvriers des FCM dans l'entre-deux-guerres). Pour ne pas grever les budgets modestes de ces deux ménages d'ouvriers, la commune leur verse une indemnité de déménagement. [14]

Aménagée en 1938, l'école de garçons ouvre avec 4 classes, une cantine, et une entrée indépendante rue Clément Daniel.



Aménagement des salles de classes (1938)


Avis sur le vote d'un crédit de 650 f. pour l'achat d'un Piano destiné au pensionnat de l'hospice de cette ville.

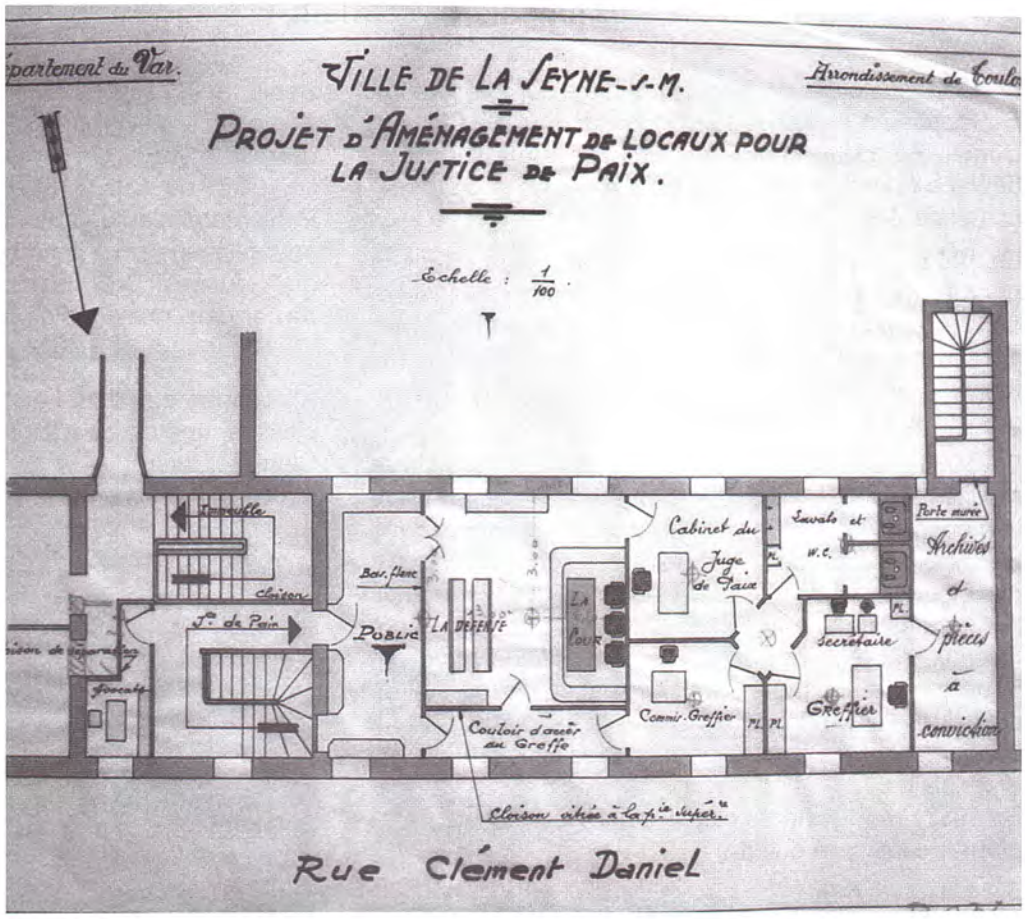
Un piano pour le pensionnat

[12] AMLS- 79 W1- plans des salles de classe
[13] Ibid.
[14] AMLS- 79 W1-lettre autographe d'un ouvrier demandant le versement d'une indemnité de déménagement.

Par ailleurs, dans l'attente d'un bâtiment neuf pour héberger l'administration judiciaire, la municipalité envisage d'installer provisoirement certains services - justice de paix et greffe du tribunal - dans des locaux de l'ex-Hôtel-Dieu précédemment loués aux FCM.

La salle d'audience occupe le 1er étage de l'ancienne chapelle, les bureaux du juge de paix et des greffiers sont aménagés dans les bâtiments de la rue Clément Daniel, l'ensemble bénéficiant d'une entrée indépendante. [15]

La guerre modifie ces projets et cette solution temporaire va durer de fait près de vingt ans : en 1954, la justice de paix siège toujours rue Messine, comme le prouve une lettre concernant les dommages de guerre... [16]



Justice de paix

L'Hôtel-Dieu : des services municipaux, associatifs et culturels

La chapelle de l'Hôtel-Dieu avant sa réhabilitation

Après les bombardements qui détruisent la mairie en 1944, et dans l'attente de la reconstruction de l'Hôtel de Ville, plusieurs services municipaux occupent l'ancien Hôtel-Dieu : la caisse des écoles et l'Office municipal de la culture et des arts (OMCA).

Dans les locaux de la Caisse des écoles, les élèves reçoivent leurs livres scolaires. Jean-Claude Autran se souvient avoir passé les mois d'août et septembre 1959 à trier avec son père Marius les livres scolaires emmagasinés en vrac dans l'ancienne chapelle.[17]

L'Office municipal de la culture et des arts, créé en 1967, regroupe de nombreuses associations socio-culturelles dont l'Office municipal de l'action socio-éducative (OMASE), les centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active (CEMEA) et les Francs et Franches Camarades (FRANCA), des associations de formation des personnels travaillant avec des enfants et adolescents ; France-URSS, les comités de jumelage, etc.

[15] AMLS- 79 W1- plans de l'aménagement des locaux du tribunal et de la justice de paix.

[16] AMLS-79 W 1

[17] AMLS – "Marius Autran, une vie "- Compte rendu de la conférence de Jean-Claude AUTRAN, le 20 octobre 2007.

En 1959, l'ouverture de la nouvelle mairie, conçue sur le port par l'architecte Jean de Mailly, Grand Prix de Rome, permet la réorganisation des services municipaux. Les locaux de l'ancien Hôtel-Dieu, mal entretenus, sont peu à peu désertés et se délabrent avec les années.

En 1977, la réhabilitation des lieux est confiée au cabinet d'architectes SAUZET-GOUZY, pour y créer la nouvelle école municipale des Beaux-Arts. L'ampleur des travaux justifie un échelonnement sur plusieurs années. La structure extérieure du bâtiment, conservée, masque une réorganisation totale de l'espace intérieur. [18]

Une fois encore, la conception initiale de ce vaste ensemble, la chapelle centrale flanquée de deux ailes perpendiculaires, permet une adaptation des locaux à des missions nouvelles : l'accueil et la formation aux Beaux-Arts de centaines d'élèves chaque année.

En 1982, on envisage l'installation d'un musée d'histoire populaire de La Seyne-sur-Mer au rez-de-chaussée de la rue Clément Daniel, mais ce projet n'aboutit pas. Plus tard, l'aménagement de la placette entre la rue Evenos et la rue Messine désenclave et aère le quartier, en autorisant de plus les éventuelles manoeuvres des véhicules des services d'incendie.

Enfin, le 1er avril 2000, l'inauguration de la nouvelle école des Beaux-Arts, qui occupera par la suite la totalité du bâtiment, symbolise le renouveau de cet édifice patrimonial. Les cours s'ouvrent sur la rue, à travers des grilles ouvragées : les services des bâtiments communaux ont judicieusement réutilisé celles qui clôturaient le parvis de l'église Notre-Dame-de-Bon-Voyage, ôtées au moment du réaménagement de la placette Louis Baudoin.

Pour conclure cet historique des avatars de l'Hôtel-Dieu, récapitulons les différentes fonctions qu'a abrité ce bâtiment, d'après ce que nous apprennent les documents d'archives.

- *Accueil, soins, assistance, secours et hébergement des malades, des pauvres, des aliénés, des orphelins, des infirmes, des vieillards*
- *Éducation religieuse et laïque*
- *Logements ouvriers*
- *Justice*
- *Services administratifs municipaux et associations culturelles et socio-éducatives*
- *Culture*

Depuis son édification l'Hôtel-Dieu a toujours reçu, voire hébergé, une partie de la population seynoise, jouissant de sa situation centrale et de la capacité du bâtiment à s'adapter aux besoins divers des services et institutions qui s'y sont installés : c'est l'exemple parfait d'un équipement pérenne de service public.

Avant réhabilitation, rue Messine

Ecole des Beaux-Arts, 2010

[18] AMLS-79 W 1- projets d'aménagement de l'école des Beaux-Arts, Architectes Sauzet-Gouzy.

Magali Cuzange, *professeur des écoles*
Marguerite Dauban, *directrice du jardin d'enfants*
Marie-Claude Favaletto, *directrice de la crèche municipale*

La Seyne précurseur dans la politique sociale en charge de la petite enfance

Dans les années 1950, la commune de La Seyne crée le premier jardin d'enfants et la première crèche municipale. Magali Cuzange pose le cadre général du développement de ces deux structures sociales, Marie-Claude Favaletto et Marguerite Dauban apportent leurs témoignages.

Les conditions de la mise en place des structures sociales de la petite enfance

La ville est sinistrée lorsque la municipalité Toussaint Merle est élue en 1947. Elle crée un bureau d'aide sociale indépendant de l'autorité de tutelle (la préfecture prend une place de plus en plus importante).

La Seyne se range derrière les autres gestions municipales communistes de la banlieue rouge parisienne, notamment celle de Georges Marrane à Ivry-sur-Seine. L'historien Raymond Pronier a qualifié de "gestion communiste classique" l'existence d'un bureau de bienfaisance gérant l'aide de l'Etat et d'un bureau d'aide sociale, indépendant, chargé de combler les vides sociaux : création d'un centre médico-social, de postes d'assistantes sociales chargées de la surveillance de la petite enfance et des personnes âgées, création de cartes aux économiquement faibles, etc.

Dans les années 1950 la natalité s'accroît. La Seyne est la première ville ouvrière du Var et le travail féminin y est très développé. On peut lire dans le bulletin municipal : "La construction d'une crèche à La Seyne, ville qui concentre actuellement la plus grosse activité ouvrière civile du département s'avère absolument nécessaire."Il n'en existe aucune dans le Var.

La Garde, autre municipalité communiste, ne crée la sienne qu'en 1978. Au niveau national, en 1958, 1140 crèches municipales fonctionnent dont un tiers en région parisienne, en 1978 il y en aura 1250.

La municipalité Merle, comme d'autres à cette époque, est animée par une volonté d'éducation collective hygiéniste. On trouve dans les bulletins municipaux à propos de la crèche : "Le passage à la crèche prépare l'enfant à la vie collective, atténuant chez lui les instincts égoïstes quand, élevé tout seul, son horizon se borne à sa seule personne... Ils ont passé une bonne journée dans la société des tout petits qu'ils forment et où déjà se dessinent les réalités de la vie...On éduque un bébé qui ne devient jamais spontanément un être humain...la crèche apporte une grande richesse...le développement des crèches paraît indispensable pour que l'adulte s'épanouisse plus facilement."

La seule CRÈCHE MUNICIPALE
fonctionnant dans le département du Var

« L'administration » au service d'une seule « politique » sociale.

Salle de jeux (Photo Chabert — La Seyne)

Où est la crèche municipale de TOULON, municipalité U. N. R. ?
Où est celle d'HYERES, municipalité U. N. R. ?
Elles n'existent pas.

Les bébés prennent leur repas (Photo Chabert — La Seyne)

Dans le parc (Photo Chabert — La Seyne)

Où est la crèche municipale de DRAGUIGNAN, municipalité S. F. I. O. ?
Où est la crèche municipale de BRIGNOLES, municipalité S. F. I. O. ?
Elles n'existent pas.

La crèche municipale, bulletin municipal 1960

La création du jardin d'enfants et de la crèche

Le 16 décembre 1952 le Conseil municipal décide de créer une crèche et un jardin d'enfants. Après la délibération municipale il ne faut que quelques mois pour aménager le jardin d'enfants et sept ans pour la crèche.

En 1953, le jardin d'enfants voit le jour car seul l'aménagement d'une partie du jardin public Aristide Briand est nécessaire. Les repas ne sont pas pris sur place. Très vite son activité se développe et on crée des préfabriqués pour y accueillir les enfants les jours de pluie. En 1959, 90 enfants sont inscrits.

L'ancien jardin Aristide Briand

Ce n'est pas le cas de la crèche, qui n'ouvre ses portes que le 15 décembre 1959, tributaire de l'acquisition de terrains rue Emile Combes, d'aides du conseil général, de la caisse d'allocations familiales et de la sécurité sociale. La ville prend 35 familles en charge en 1960 et 55 en 1970 (63% du prix de la journée indexé sur les revenus sont payés par la mairie).

La crèche, fleuron de la gestion sociale municipale, passe par plusieurs stades : fonction hygiéniste d'abord puis éducative. Son évolution est rythmée par la formation de son personnel et par les adaptations matérielles, comme le rappelle plus loin Marie-Claude Favaletto.

On parle peu du jardin d'enfants dans les bulletins municipaux. Structure d'appoint, le "jardin" a été créé pour pallier le manque d'accueil des écoles. Il a conservé des installations précaires. Le personnel a dû s'adapter et faire preuve de dévouement, comme le décrit Marguerite Dauban, quand il n'ira pas jusqu'à passer par des entorses au règlement de l'hygiène départementale. Il sera victime également des aléas liés à sa situation.

Le repas à la crèche

Les années 1960 : l'expansion freinée du jardin d'enfants

Dans les années 1960, le jardin d'enfants se substitue à l'école maternelle qui n'a pas encore l'importance qu'elle revêt aujourd'hui. Nombreux sont les enfants qui y restent jusqu'à l'âge de 6 ans. Les activités éducatives et les préoccupations de socialisation y ont toute leur place.

Mais il n'y pas de projet d'extension dans d'autres quartiers comme c'est le cas de la crèche. Au nord de la ville, la ZUP du quartier Berthe s'étend, le quartier des Sablettes, au sud également. En 1965, la municipalité Toussaint Merle veut équiper ces quartiers de structures pour accueillir la petite enfance, mais les orientations gaullistes et centralisatrices du cinquième plan en matière d'équipement sont un frein considérable. La charge des communes s'alourdit et ne permet que la création en 1966 de haltes-garderies

Devant le portail du jardin d'enfants

qui n'ont pas le même objectif. La volonté de la municipalité n'a cependant pas été vaine car on dotera la ZUP d'une crèche dans les années qui suivront.

Témoignage de Marie-Claude Favaletto, première directrice de la crèche municipale

"Le 1er novembre 2009, j'ai eu le plaisir de rencontrer Josette Vincent, adjointe au maire, chargée de la politique sociale, qui fut à l'initiative de la création de ce qui s'appelait "la crèche centre-ville" et dont j'ai eu la responsabilité pendant trente-quatre ans de septembre 1959 à juillet 1993.

En 2009, la crèche "Emile Combes" est devenue crèche Josette Vincent. Pendant 34 ans, le personnel et moi-même avons géré cette « petite entreprise ».
Le bâtiment surdimensionné et de structure moderne pour l'époque a permis d'accueillir 40 puis 50 et 60 enfants avec 12 auxiliaires de puériculture, 3 éducatrices et 2 puéricultrices.

La période éducative de 1970 à 1993

Les années 1970 ont été primordiales pour une meilleure connaissance du jeune enfant. Nous bénéficions des travaux récents des chercheurs par des conférences et des parutions.

J'ai moi-même fréquenté les formations de mon association de puéricultrice très tôt et j'ai été très vite convaincue de la venue bénéfique d'une éducatrice pour les plus âgés. J'ai alors posé un autre regard sur l'enfant.

Des facultés d'adaptation, il en a fallu à tout le personnel pour réussir cette seconde étape. C'est avec enthousiasme que nous avons créé des services "familles" mélangeant plusieurs tranches d'âge, de trois à vingt mois, et un service de "grands" avec un seul changement de local et de personnes.

Une des premières nouveautés a été de mettre les enfants au sol. Petites chaises et parcs étant supprimés, on a installé du linoléum, des matelas pour les bébés. Les enfants étaient donc libres dans l'espace, libres de partir à l'aventure et à la découverte de la vie au milieu des jouets. Le personnel, à côté d'eux, pouvait répondre à leurs demandes et satisfaire leurs besoins affectifs.

Les bains systématiques ont été remplacés par des "bains jeux". Petit à petit les différents services ont été équipés : mezzanine où les enfants crapahutaient, montaient, glissaient, se réunissaient autour d'un adulte ; ateliers divers (peinture, manipulations...), travail sur le livre. Les enfants se rendaient régulièrement à la bibliothèque avec une éducatrice qui organisait un travail autour du conte.

"Le bois" a été aménagé : un pont suspendu, une cabane, un trampoline, des balançoires, un bac à sable et une barque, une vraie barque avait été récupérée, et l'été nous mettions en place une piscine amovible.
Parmi les intervenants, Daniel le musicien venait régulièrement avec son matériel évoquant tous les sons, les bébés écoutaient.
Nous organisions des sorties en ville, au marché provençal, sur le port à la rencontre des pêcheurs et au stade. Une fois par mois, le car des écoles nous emmenait dans la forêt de Janas. Nous organisions aussi des sorties en bateau pour la journée ou en train.

Proposée par une éducatrice de jeunes enfants, nous avons osé "la crèche verte". Il s'agissait de faire vivre pendant quatre jours les grands de trois ans, sans les parents, dans un espace nouveau à l'ODEL VAR. Et là quinze enfants encadrés par les auxiliaires et les éducatrices ont participé à des activités d'escalade, de canoë, de marche à la ferme à la rencontre des animaux, le tout dans une ambiance très agréable et... sans incident.

A partir de 1974 et jusqu'à ma retraite nous avons tiré profit d'une série de formations et de rencontres : celle de la directrice de l'école de formation des éducatrices de jeunes enfants de Paris ; une formation assurée par des psychologues : celle des psychologues formatrices CNFPT de Toulouse et de Toulon.

Jeux à la crèche

Nous avons rencontré Anne Bustaret d'"Enfance et musique", Jeannette Bouton qui nous a parlé du sommeil, Jean Epstein du jeu.

Aux Embiez des journées de réflexion, animées et organisées par le docteur Cyrulnick, nous ont fait rencontrer Bernard Thys, Marcel Ruffo et Pierre Pascal sur le thème des interactions précoces. Nous avons eu l'honneur de recevoir à La Seyne Françoise Dolto, dont nous écoutions les émissions.

Nous avons organisé des conférences pour les parents, nous avons créé une mini-bibliothèque à l'usage du personnel et des parents.

Nous étions au fait des avancées des plus grands spécialistes de la petite enfance.

Tout cela a favorisé notre évolution, encouragées comme nous l'étions par la municipalité et par les parents.

Je garde bien sûr de cette période de beaux souvenirs. Quelle joie j'éprouvais quand ces bambins venaient en courant vers moi, quand ils me rencontraient dans les couloirs, quelles belles parties de pêche j'ai faites avec eux sur la barque du jardin !

Jeux d'extérieur à la crèche

J'ai bien quelques regrets. Dans le bois tout le matériel en bois a été supprimé : sécurité oblige et selon des dispositions européennes. Et puis surtout ce n'est plus une crèche, mais une structure multi-accueil.
Les règles ont changé, les enfants sont accueillis pour un jour par semaine ou deux. Comment intégrer un enfant déjà séparé de ses parents à une collectivité si sa présence n'est pas régulière?

"Puissent les adultes se redresser et regarder au loin parce qu'ainsi ils indiquent la direction, et que fait un enfant quand on regarde au loin, il regarde aussi et cela l'inspire à grandir."

Extrait de *Nos enfants sous haute surveillance* de Sylviane Giampino et Catherine Vidal.

Témoignage écrit de Marguerite Dauban, directrice du jardin d'enfants de 1953 à 1990

Avec un "bac math-élem" en poche, j'ai suivi une formation de "jardinière d'enfants éducatrice" en deux ans à l'école du service social de Provence de Marseille, de 1951 à 1953.
Notre cité avait été détruite à 65% par les bombardements de la guerre. Tout était à refaire. Il ne restait dans le centre-ville que deux écoles maternelles installées dans des préfabriqués : "Jean Jaurès" avec 7 classes et "Ernest Renan" avec 5 classes. Même en accueillant 50 élèves par classe, elles ne pouvaient accepter tous les enfants en âge d'y entrer.
Fidèle à sa vocation sociale et sachant qu'il allait y avoir une jardinière d'enfants "prête à l'emploi" (mon père était l'adjoint du directeur des services techniques de la ville. Il parlait des études de sa fille), la municipalité eut l'idée de créer un jardin d'enfants dans le centre-ville.

La fête au jardin d'enfants

Marius Autran écrit : "Sa création fut décidée le 16 septembre 1952 par la municipalité. Au mois de mai de l'année suivante, il fut délimité et aménagé, pour que les enfants de 3 à 6 ans puissent y trouver de la verdure, des fleurs, des jeux et surtout la sécurité."

En fait il fut inauguré en mai 1953, le square Aristide Briand étant aménagé. Mais ensuite on oublia les plans initiaux qui prévoyaient des locaux d'accueil et des sanitaires à bâtir le long des "cabanons" des pêcheurs. Tout l'été, le jardin d'enfants accueillit des dizaines d'enfants gardés par deux monitrices de colonies de vacances qui, pendant l'année, étaient femmes de service dans une école maternelle.

En cas de besoin, il fallait conduire les petits aux W.C. publics, dégoûtants, à l'autre bout du square. A la rentrée scolaire, fermeture du jardin d'enfants, faute d'abri. Les monitrices regagnèrent l'école maternelle Jean Jaurès et je m'y retrouvai aussi pour décharger la directrice. C'est ainsi que je pris en charge pour la première fois de ma vie une classe de "moyens" (4 à 5 ans). Et tout se passa bien.

Durant l'été 1954, le jardin d'enfants rouvrit ses portes et j'y remplaçai à tour de rôle les deux monitrices de l'été précédent. A la rentrée l'une d'elle resta et je fus nommée responsable. Nous avons travaillé ensemble jusqu'à son départ à la retraite en 1990. C'était Maguy Dalmasso.

La mairie fit aménager sommairement le vieux bâtiment qui avait abrité la médecine du travail et le dispensaire, à l'angle du quai Hoche et de l'avenue Louis Curet, environ 32m² habitables. Mais toujours sans sanitaires... De plus il n'existait aucun modèle de jardin d'enfants municipal en France, même pas dans la région parisienne.

C'était un service social tout à fait nouveau qui n'aurait pas dû ouvrir sans l'avis de la Direction départementale des services sanitaires et sociaux. L'inspecteur de cette instance ne découvrit notre existence qu'en 1970 et n'accepta de la reconnaître officiellement qu'en 1972, après travaux et réajustements réglementaires.

En 1954, hormis le parc magnifique, nous étions encore loin de l'idéal. Il nous fallut tout inventer, tout créer, tout réclamer ! De 7 enfants à la rentrée 1954, l'effectif passa à 36 au printemps 1955, puis rapidement à plus de 50 élèves.

Noël au jardin d'enfants

1956 *: Nous obtenons la construction de 3 W.C. et 4 urinoirs en extérieur, la nomination d'une monitrice supplémentaire, une 1/2 journée de congé par semaine (le jardin d'enfants est ouvert tous les jours sauf les dimanches et jours fériés).*
1959 *: Nous avons obtenu de fermer le jardin d'enfants le samedi afin que nous soyions au complet tous les jours.*
Printemps ***1960*** *: Construction d'un préau et clôture du jardin d'enfants.*
1962 *: fermeture de 4 semaines en août. Nous avons plus de 60 enfants.*
Eté ***1964*** *: Implantation d'un préfabriqué que nous faisons partager en 3 classes ; nomination d'une 3e aide afin qu'il y ait une personne pour les grands, une pour les moyens et 2 pour les petits plus nombreux.*
1970 *: Visite de l'inspecteur de la DDASS. 118 enfants fréquentent le jardin.*
1971 *: Résultat de la visite, on nous rajoute une mini salle de repos et on nous branche le téléphone.*
1972 *: Le jardin d'enfants est officiellement reconnu, il ne doit accueillir que 60 enfants.*
1976 *: La mairie nous accorde de fermer une semaine à Pâques.*
1978 *: Enfin un petit W.C. et un lavabo à l'intérieur.*
1985 *: Nous avons la cantine ! Le préau est aménagé en salle à manger. Mais les inscriptions doivent se faire par commission d'admission et les mamans doivent travailler. Nomination d'une éducatrice de jeunes enfants et d'une femme de service pour la cantine.*
1989 *: Maguy Dalmasso partant à la retraite, elle est remplacée par une éducatrice de jeunes enfants.*
1990 *: condamnation à la fermeture du jardin d'enfants.*
1991 *: dispersion du personnel et des enfants.*
1992 *: démolition.*

La structure a accueilli les enfants de 3 à 6 ans, aux heures scolaires.
Jusqu'en 1961, elle recevait en novembre les enfants de forains qui s'installaient place de la Lune. En été, nous acceptions les enfants des collègues de la mairie, scolarisés dans les maternelles, et même, de petits estivants tentés par nos manèges ! De tout temps nous avons accueilli aussi des enfants handicapés que les écoles maternelles ne pouvaient intégrer.
Bien que répartis par âges dans les classes, les enfants étaient mélangés dans les activités.... Et nous encouragions les aînés à s'occuper des plus jeunes. Les premiers apprentissages étaient ceux de la vie quotidienne ainsi que le respect d'autrui et du bien commun, qui se faisaient en chantant.

Les fêtes jalonnaient notre année scolaire, fêtes dans lesquelles les parents se sont de plus en plus impliqués : le carnaval, la fête de fin d'année et les anniversaires (convivialité et partage avec les parents).

Nous avons aussi essayé d'ouvrir nos enfants à d'autres horizons : promenades sur le port ou le marché, manifestations comme "L'arbre aux histoires", visites des expositions à la mairie, la bibliothèque, découverte des orgues et des vitraux, voyage en train jusqu'à Aubagne pour les crèches de Noël, et en car jusqu'au jardin Olbius Riquier à Hyères. Régulièrement, Daniel le musicien avec sa guitare leur apprenait d'autres rythmes et Julien le sportif les initiait aux jeux collectifs, les accueillait au stade.

Nous leur avons toujours fait partager la vie de notre ville si dépendante du sort des chantiers navals : le train qui passait quotidiennement le long de notre clôture et sur le pont levant, les cortèges de piétons ou de manifestants qui défilaient devant notre portail.

Avec le recul, je considère que j'ai eu de la chance de pouvoir vivre cette expérience : avoir réussi à faire naître et progresser un jardin d'enfants unique en son genre qui, après plus de trente ans de revendications, était arrivé à une sorte d'accomplissement.

Il a accueilli environ 1500 enfants en 38 ans. Des familles entières, avec qui nous avons tissé des liens, l'ont fréquenté, fratrie, cousins, qui, une fois adultes, ont amené leurs propres enfants.

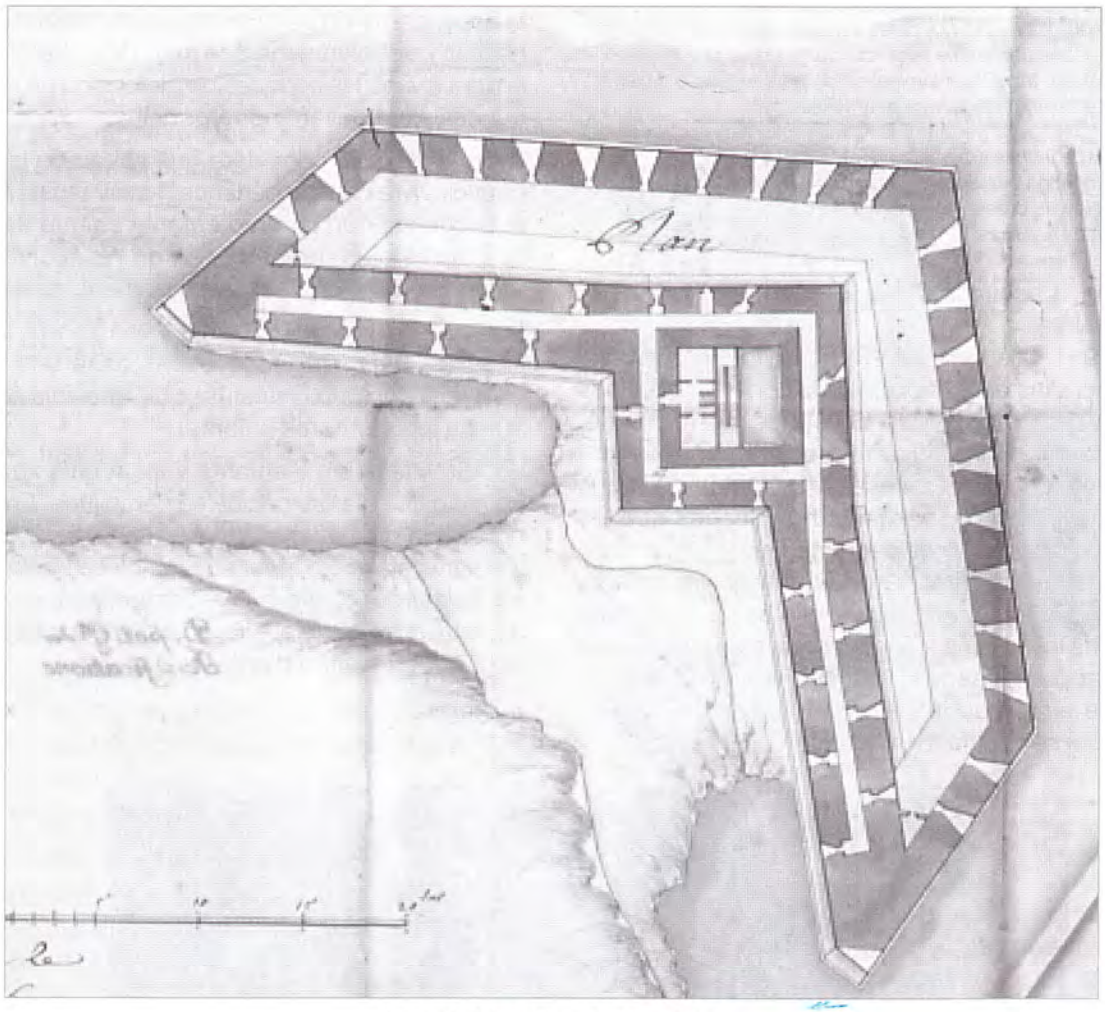
En 1990, le jardin d'enfants n'étant plus aux normes la municipalité d'alors décida sa démolition. En 1991 je fus poussée à prendre ma retraite et l'année suivante le jardin d'enfants était rasé, pour être remplacé par... un "espace sanitaire pour chiens". C'est maintenant un parking.
Je peux enfin écrire sur lui, en parler sans trop d'émotion et dire "mon jardin d'enfants".

Carnaval au jardin d'enfants

Bernard Cros
Ingénieur en chef des Travaux maritimes

Le fort de l'Eguillette, une reconversion exemplaire

Histoire et évolution d'un fort louis-quatorzien



Vue en plan du fort de l'Eguillette
(Archives nationales, fonds Marine)

Bâti sous Louis XIV pour contrôler l'entrée de la petite rade, face à la Grosse tour et Balaguier, le fort de l'Eguillette est revenu à la vie civile après deux siècles de service. Désaffecté militairement, il a entamé il y a presque quinze ans une renaissance spectaculaire qui en fait un des fleurons du patrimoine culturel militaire de la rade de Toulon.

La petite rade de Toulon est marquée par un resserrement des côtes entre les pointes de Pipady, Balaguier et de l'Eguillette. La Grosse tour est édifiée en 1524 par Louis XII afin de préserver Toulon des incursions barbaresques ou italiennes. Balaguier lui fait face en 1636, sur décision de Richelieu, afin de garantir le berceau de la marine royale naissante. À la veille de la guerre de Hollande (1672), les défenses de ces deux tours à canons sont renforcées par des batteries extérieures découvertes. À l'issue d'une inspection, "*pour mettre la ville et les vaisseaux hors d'insulte*", le gouverneur de Provence préconise de "*faire une espèce de batterie à l'endroit de l'Eguillette où les vaisseaux peuvent mouiller quand ils sont entrés* [dans la petite rade] *et qu'ils ont passé les tours*". Ce sera le fort de l'Eguillette. Sa conception est

confiée à l'ingénieur de la marine François Gombert, originaire de Toulon. Après adjudication, les travaux sont confiés à l'entrepreneur toulonnais Gaspard Chaussegros, qui œuvre déjà au sein de l'arsenal maritime.

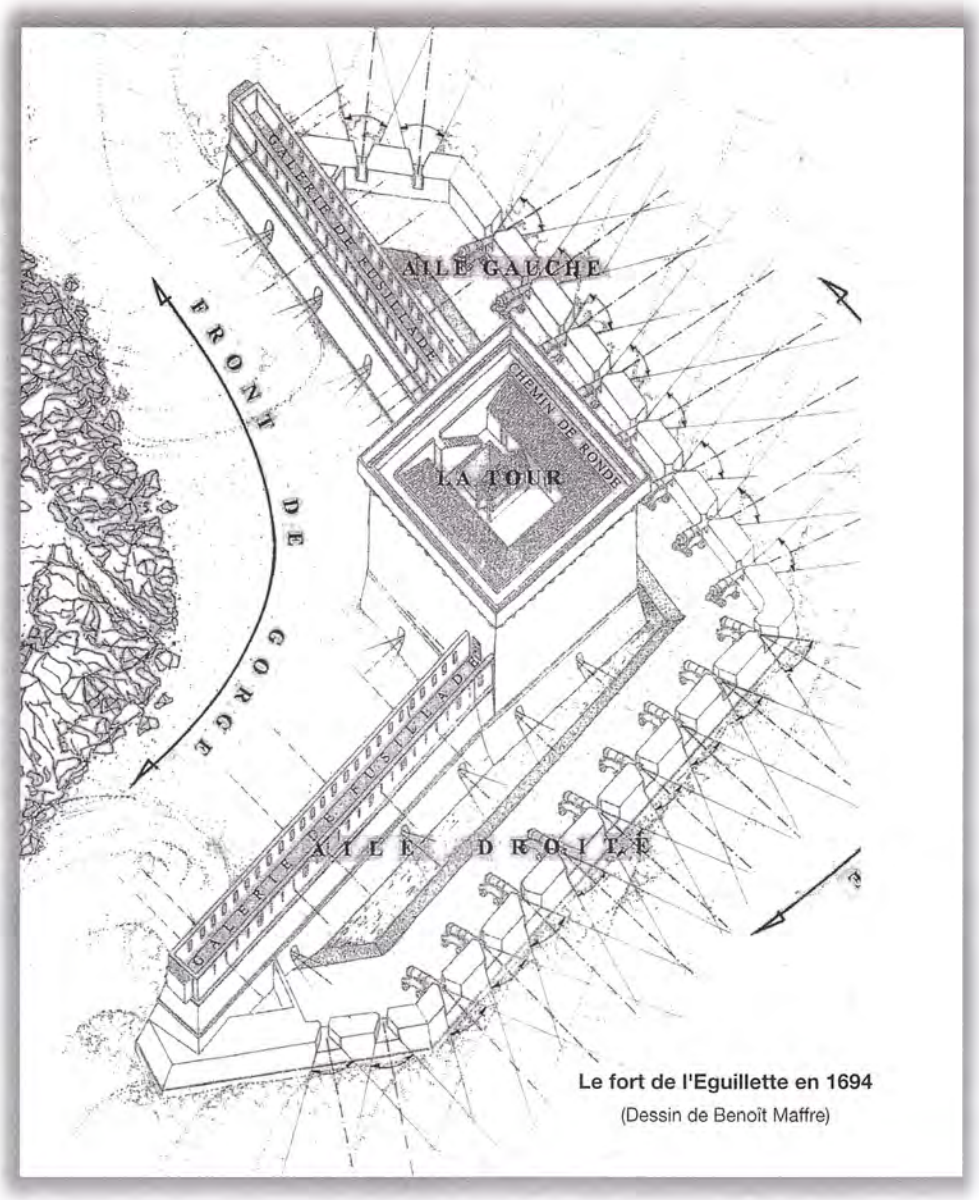
Les travaux commencent en 1674. L'ouvrage se compose d'une tour et d'une batterie basse. La tour est terminée en 1680, tandis que la batterie est achevée en 1685. Durant sa construction, le fort est inspecté par Vauban, qui vient pour la première fois à Toulon en février-mars 1679. Le commissaire général des fortifications se montre plutôt satisfait : "*L'Eguillette est un petit fort commencé depuis peu de l'autre costé de la rade vis-à-vis la grande tour ... mon avis est de l'élever totalement selon le mesme dessein sur lequel il a été commencé, sans y rien changer et d'approfondir autant qu'on pourra son fossé du costé de la terre*". Ce contentement de Vauban vis-à-vis d'un ouvrage qu'il n'a pas conçu mérite d'être signalé, car il est habituellement d'une sévérité rigoureuse ...

Le fort de l'Eguillette est qualifié de "fort côtier à tour et batterie ». Sur le plan militaire, sa vocation est celle d'une batterie de côte, c'est-à-dire une position d'artillerie destinée à affronter des vaisseaux de guerre tentant de pénétrer dans la petite rade. L'artillerie de l'Eguillette est disposée dans une batterie basse formant deux ailes en équerre. L'aile droite[1] fait face à la grande rade. L'aile gauche est tournée vers le fond de la petite rade, vers le port de Toulon. Chaque aile est conçue pour recevoir onze canons. À l'intersection des deux ailes, la tour est élevée pour abriter les locaux de vie et de service de l'ouvrage.

De plan carré, elle est dotée de façades aveugles. Les locaux sont éclairés et aérés par un "puits de lumière"qui descend de la terrasse supérieure au rez-de-chaussée de la tour. Cette disposition permet de renforcer la protection des locaux contre les coups venant de la mer. En effet, la maçonnerie massive a trois mètres d'épaisseur autour des locaux intérieurs de la tour. Ce principe architectonique a déjà été appliqué à la Grosse tour de Toulon, ainsi qu'à la tour de la citadelle de Saint-Tropez, construite en 1608. Le rez-de-chaussée abrite deux salles voûtées, qui serviront de magasins ou de corps de garde selon l'époque. Entre le puits de lumière et la façade côté mer, le niveau inférieur de la tour abrite une citerne voûtée de 92 m³. L'eau de pluie y est recueillie grâce à un réseau de collecte des eaux de toitures et de terrasse.

Au premier étage se trouve une grande salle voûtée, pour le logement de quinze hommes. La pièce est jouxtée par un magasin à poudre et une cuisine avec four à pain. Le niveau supérieur de la tour est aménagé en terrasse avec parapet à chemin de ronde. Des logements et corps de garde sont construits à même le dallage de la terrasse. La desserte verticale de la tour est assurée par un escalier à double révolution à volées droites, tout à fait original. La structure de la tour est constituée de différents matériaux de carrière. La cage de l'escalier et le parement des façades sont en pierre de taille de Couronne. Les maçonneries internes sont en moellons dégrossis, vraisemblablement extraits sur place. Les voûtes sont en briques. Du côté de la terre, les ailes de la batterie sont munies de galeries défensives à étage. Au rez-de-chaussée, les galeries sont voûtées et pourvues de créneaux de fusillade vers la terre. L'étage est simplement fermé par deux murs longitudinaux crénelés. Ces éléments sont destinés à assurer la défense rapprochée au fusil contre un coup de main venant de terre.

[1] Dans un ouvrage fortifié, la gauche et la droite s'expriment en faisant face à l'attaque. Ici, l'attaque vient de la mer.



Le fort de l'Eguillette en 1694
(Dessin de Benoît Maffre)

En 1693 et 1700-1701, Vauban revient inspecter les travaux lancés à Toulon depuis 1678 pour agrandir l'arsenal et améliorer la défense côtière. Il propose de renforcer l'Eguillette en rehaussant sa tour et sa batterie. Ces projets ne seront pas suivis d'effet.

En 1701, l'Europe s'embrase à nouveau contre Louis XIV, dans un conflit ouvert par la question de la succession à la couronne d'Espagne. Le duc de Savoie, alors à la solde de Londres, franchit le Var en juillet 1707 dans le but de ruiner l'arsenal et la marine de Toulon. La place se trouvant à ce moment démunie de troupes de défense, un mouvement de panique souffle sur Toulon.

Le 12 juillet, les autorités décident de couler bas les vaisseaux lorsque les assaillants seront à quatre lieues de la ville[2]. Au même moment, les canons des forts côtiers devront être jetés à la mer, sauf ceux qui couvrent directement la rade : "*L'armée de Monsieur le Duc de Savoye devant camper cette nuit à Cuers et n'estant pas à propos de laisser aux ennemis le canon qui est dans les batteries qui deffendent l'entrée de la rade nous avons requis M. le Marquis de Langeron de faire jetter les canons à la mer dès aujourdhuy en commençant par le costé de Toulon à l'exception de ceux du chateau de Ste Marguerite, des tours de St Louis, grosse tour et tour de Balaguier et du fort de l'Eguillette*[3]".

Sur les remparts de la ville, on place de l'artillerie de la marine, avec 125 canons de 36 livres et 22 mortiers. Au fort de l'Eguillette, placé sous le commandement de monsieur de Feuquières, l'état-major est composé du capitaine de brûlot de Maserole et de l'enseigne des Bois, assistés d'un maître, un second maître et 14 aides. Pour servir les 8 canons de 36 livres, 10 de 24 livres et 4 de 12 livres, l'ouvrage dispose de 170 matelots fournis par le quartier d'Ollioules. Ce sont donc 189 hommes en tout qui doivent prendre place dans le fort de l'Eguillette en cas de besoin.

[2] "*Dans l'esperance que nous donne M. le marquis de Langeron de pouvoir relever les vaisseaux du Roy, nous estimons qu'il est plus à propos de les couler à fond à l'extrémité que de les bruler ... On ostera incessamment les canons des batteries de Balaguier et de l'Eguillette qui regardent la ville et on les jettera à la mer. On conservera les tours de Balaguier et Grosse tour et les forts de St Louis et de l'Eguillette, et lorsque l'armée ennemie de terre sera à quatre lieues de Toulon on ostera les poudres et munitions des autres batteries qui deffendent l'entrée des rades, et l'on jettera les canons à la mer ou on les enclouera*". *Resultat du conseil tenu le 12 juillet 1707*, Archives nationales, Marine B3 150 f° 86.
[3] Lettre de l'intendant de Vauvré, du 12 juillet 1707, Archives nationales, Marine B3 150 f° 130.

Les événements de l'été 1707 se déroulent finalement loin de la petite rade et du fort de l'Eguillette. L'attaque manquée du duc de Savoie marquera durablement la mémoire des défenseurs à Toulon et le fort de l'Eguillette restera plutôt bien entretenu durant le XVIIIe siècle. En 1743, il s'y trouve 9 canons de 36 livres et quatre ans après, la batterie basse est jugée en très bon état par l'ingénieur Milet de Monville. En 1770, il s'y trouve toujours 5 canons de 36 livres et 2 de 24, tous en bon état à côté de 4 canons de 36 livres hors service. Le vent de l'Histoire s'approche davantage de l'Eguillette durant les événements de 1793, qui voient les Anglais entrer dans Toulon à l'instigation de la municipalité "contre-révolutionnaire". Alors que l'offensive frontale des Républicains contre les défenses terrestres piétine, une attaque est montée contre le secteur Eguillette-Balaguier, afin de prendre le contrôle de la petite rade. Le succès de l'affaire est déterminant dans le départ des coalisés de Toulon en décembre 1793.

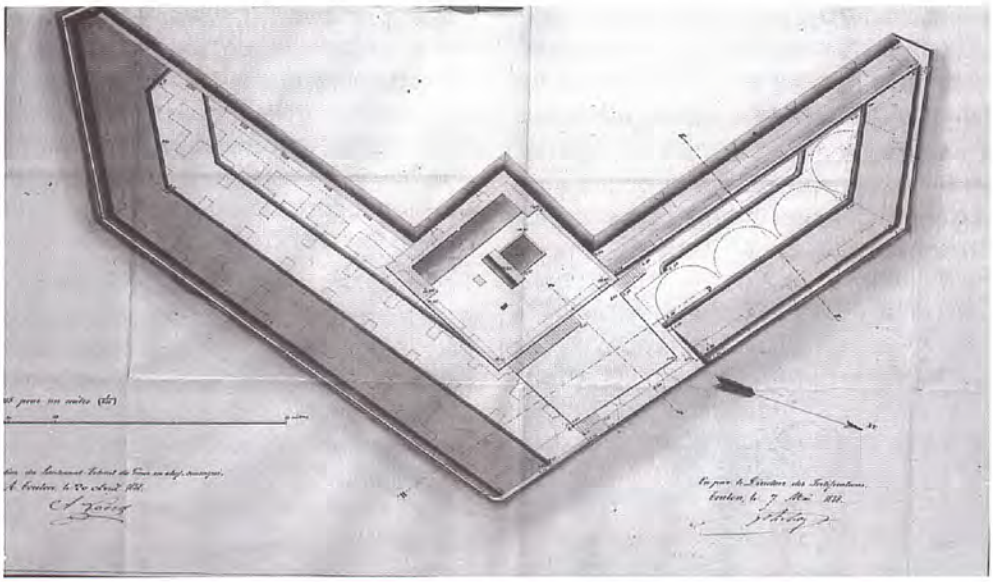
C'est à cette époque que la tour de l'Eguillette subit une modification marquante ; le parapet est arasé au niveau de la terrasse sur trois de ses côtés. Le but est d'éviter que des projections de pierre ne viennent blesser le personnel en cas de coup contre la tour.

Après la chute de l'Empire, la paix s'installe durablement en Europe. Les côtes sont rapidement démilitarisées de fait. Mais une reprise de la tension franco-anglaise en 1840 conduit à étudier leur réarmement en tenant compte des progrès de l'artillerie. Celle-ci atteint en effet des portées efficaces de l'ordre de 2400 mètres, contre un millier de mètres sous l'ancien régime. La remise à niveau de la défense des côtes repose sur une uniformisation des pièces d'artillerie des batteries et la conception d'un type de batteries nouvelles, normalisées. Certains ouvrages anciens sont néanmoins conservés et améliorés, lorsque cela est plus économique. C'est le cas du fort de l'Eguillette.

En 1846, l'aile droite de la batterie est casematée, c'est-à-dire couverte d'une série de voûtes qui assurent aux servants et au matériel une couverture efficace contre l'artillerie. Le dessus des casemates est terrassé de façon à recevoir une batterie supplémentaire, qui décuple la puissance de feu face à la grande rade. La trame des embrasures est conservée dans le mur de face, qui se trouve simplement rehaussé.

En 1859, c'est l'aile gauche qui est remaniée, avec la création d'une simple batterie terrassée à ciel ouvert. Dans le même temps, la galerie de fusillade de l'étage de l'aile gauche reçoit une couverture, de façon à créer un casernement pour 50 hommes couchant sur la paille. Le fort acquiert alors pratiquement l'aspect qu'il conservera jusqu'à nos jours.

Les embrasures de l'aile droite casematée



Etat du fort en 1859
(Archives du génie)

Les années 1860 constituent un tournant dans la nouvelle révolution industrielle qui touche l'artillerie. En vingt ans, celle-ci connaît des évolutions qui rendent complètement obsolète l'artillerie des années 1840 : accroissement de la portée (jusqu'à 10 km), de la précision (artillerie rayée), de la cadence de tir (chargement par la culasse mobile) et des effets destructeurs (obus chargés de mélinite). Une nouvelle batterie est construite sur la hauteur qui domine le fort (batterie haute de l'Eguillette).

Celui-ci est déclassé en 1877 et est affecté au service de la "Défense fixe". En 1928, il est associé au parc à combustible souterrain que la marine creuse sous le roc de la hauteur voisine. Lorsque celui-ci perd de son intérêt, le fort de l'Eguillette suit le même chemin que le château de la Belle au bois dormant ...

L'ère du patrimoine - La renaissance

Le réveil se produit en 1996, lorsque l'association Tremplin manifeste auprès de la marine nationale son intérêt pour la restauration d'un ouvrage ancien, susceptible d'être ouvert au public. L'association a été créée pour favoriser la réinsertion professionnelle et/ou sociale de personnes en difficulté. Précédemment logée dans le fort Faron, qu'elle a restauré, l'association bénéficie d'une autorisation d'implanter son siège et ses bureaux dans le fort de Saint-Elme appartenant à la marine. L'association restaure elle-même les locaux mis à sa disposition.

Pour animer un chantier d'insertion sur un ouvrage ancien, des contacts sont pris avec Tremplin et la direction des travaux maritimes de Toulon, afin de mettre le fort de l'Eguillette à sa disposition. Plusieurs mois sont nécessaires afin de déterminer le contenu technique du projet et son cadre contractuel. Le programme de travaux doit être arrêté en tenant compte de plusieurs facteurs. Le champ d'action de Tremplin ne couvre pas les corps d'état spécialisés (électricité, réseaux, par exemple). Tremplin bénéficiant, pour l'emploi des personnes en insertion, d'aides publiques (contrats aidés par les collectivités territoriales), il importe que les travaux favorisent l'accès du public à court ou moyen terme. L'ampleur des travaux de restauration conduit à découper le programme global en tranches annuelles cohérentes et d'un coût équilibré. Le partenariat établi entre la marine et Tremplin repose sur un financement par la marine des matériaux employés par l'association.

Les travaux excédant les compétences techniques de Tremplin sont directement pris en charge par la marine, au moyen de marchés passés avec des entreprises. Sur le plan technique, les travaux sont définis après une patiente analyse des documents d'archives, afin de comprendre l'ouvrage dans ses moindres détails. La restauration doit en effet être conduite avec un souci de rigueur respectueuse du caractère historique du monument. Bien que celui-ci ne soit pas effectivement protégé au titre des monuments historiques, son caractère et son histoire justifient amplement d'agir "comme si". Il se trouve, par une heureuse circonstance, que les études préalables ont pu bénéficier des talents d'un jeune appelé du contingent effectuant son service national à la direction des travaux maritimes et ayant suivi des études d'architecte du patrimoine.

Des forts pour tremplin

Grâce à l'association Tremplin et la Marine nationale, le fort de l'Eguillette retrouve sa splendeur d'antan et permet la réinsertion de personnes en difficulté

La première campagne de travaux (1997) a permis le sauvetage de l'étage de l'aile gauche. Menaçant de s'effondrer, la toiture a été entièrement refaite. Les courageux «Tremplin» ont posé la charpente confectionnée par une entreprise. Les maçonneries ont été consciencieusement piquées et redressées ; les créneaux de fusillade dégagés et restaurés, le dallage de sol complètement repris et remplacé. Le choix des matériaux a toujours été effectué avec le souci de respecter les techniques ancestrales de construction. Le mortier de ciment est normalement banni, au profit du mortier de chaux. Il s'agit non seulement de rester fidèle aux savoir-faire anciens, mais aussi d'adopter des choix qui permettent aux ouvrages de ne pas être exposés à des incompatibilités ou des anachronismes dans leur comportement ou leur juxtaposition [4].

Pour permettre l'accueil du public en toute sécurité, des issues de secours ont été adjointes à l'aile gauche pour l'exploiter en salle d'exposition. Les abords de l'aile gauche, correspondant à l'ancienne batterie à ciel ouvert de 1859, ont été ensuite rénovés, avec traitement en jardin et terrasse sur la rade. Après quelques campagnes de travaux, le fort a pu être ouvert pour les journées du patrimoine, accueillant près de mille cinq cent visiteurs en un week-end. La tour a ensuite fait l'objet de longues campagnes de travaux. Tous les locaux intérieurs ont été restaurés ; enduits décroûtés et maçonneries confortées, distribution électrique mise en place de façon invisible, dans le respect du lieu. Les galeries de circulation et de fusillade ont été complètement réhabilitées et mises en valeur. La campagne 2000 a constitué un temps fort, lorsque la terrasse supérieure de la tour a été débarrassée des constructions parasites qui l'enlaidissaient. Le point d'orgue a été atteint avec la réouverture du puits de lumière desservant la tour par l'intérieur. Le fort retrouva à ce moment toute sa logique et sa lisibilité.

Les travaux se poursuivent actuellement sur l'aile droite du fort. Surchargés de constructions contemporaines, les dessus de la batterie casematée sont affectés par des infiltrations d'humidité qui se répandent dans les casemates les plus au nord. Tremplin travaille donc à assainir et à reconstituer les dessus de l'ouvrage, tout en réhabilitant l'intérieur des casemates. En 2009, le puits de lumière de la tour a reçu une verrière qui assure la protection du public contre les chutes depuis la terrasse, tout en assurant la lisibilité de l'ouvrage. Le public peut désormais accéder à l'ensemble de la tour.

Les abords du fort font également l'objet d'un programme d'aménagement, dans le but d'améliorer sa présentation tout en favorisant l'accueil d'un public nombreux. Le site est en effet désormais ouvert au public sur une large période durant la belle saison. Manifestations culturelles (expositions d'art, concert, théâtre), réjouissances (repas, mariages) prennent toute leur place dans le fort, dont l'exploitation est assurée par le service des cercles et foyers de la marine. La restauration architecturale et l'ouverture au public constituaient les objectifs premiers pour la marine ; ils sont largement en passe d'être atteints. Tremplin n'est pas en reste dans ses attentes. Le taux de réinsertion des personnes employées sur les chantiers (une douzaine par an depuis 1997) atteint des valeurs tout à fait honorables. Sans parler de la fierté légitime qu'éprouvent les "Tremplin" lorsqu'ils reviennent faire admirer leur œuvre collective à leur entourage. Sans eux, le fort aurait irrémédiablement dépéri.

Son succès auprès d'un public de plus en plus nombreux à chaque ouverture est le fruit de la conjonction d'une volonté, celle de la marine de rendre son lustre à cet ouvrage du XVIIe siècle et d'un engagement, celui de la DTM qui accompagne l'association Tremplin, tout en rendant hommage à l'œuvre des anciens ingénieurs de la marine et du génie. C'est celle, enfin et surtout, des permanents de l'association Tremplin.

Hier

Aujourd'hui

[4] Les maçonneries enduites à la chaux « respirent », ce qui permet d'éviter des désagréments dus à la condensation d'humidité, par exemple. Cette contrainte est d'autant plus présente dans les maçonneries très anciennes, comme à l'Eguillette

Patrick Martinenq
Economiste, Conseiller général

Place de la Lune, sous l'histoire, la mémoire

Ce texte est une retranscription élaborée par les membres de l'association HPS de l'intervention de Patrick Martinenq, enrichie de citations tirées de l'ouvrage *Place de la Lune*.

Il m'est difficile de parler, après sa parution en 1983, du livre *Place de la Lune*. Il est l'aboutissement de quatre ans de recherches. Comment suis-je arrivé à travailler sur cette forteresse ouvrière qu'étaient les chantiers navals de La Seyne ?

Enfant de Provençal et d'Italien

J'ai commencé ma thèse d'économie à partir de l'ouvrage de Louis Baudoin dont tout le monde connaît la référence. Il n'abordait pas la dimension ouvrière et industrielle. Mon parcours en tant que Seynois, puisque je suis né dans ce pays, était celui d'un provençal issu du mariage entre une famille française et une famille italienne. Mes grands-parents travaillaient dans les chantiers navals. Mon grand-père était chaudronnier sur cuivre. Mon père travaillait dans les chantiers navals avant d'aller à l'arsenal. Son père était serrurier avant d'entrer dans les chantiers navals. Du côté de ma mère ils appartenaient à ce fameux changement qu'a entraîné la création des chantiers navals puisque c'est à ce moment qu'a eu lieu une forte immigration italienne.

"Le premier quartier italien fut celui dit de la Lune, tout proche des chantiers. C'est là que s'entassent les Piémontais dans les premiers temps de l'usine. Little Italy dégorgeant sa misère infectieuse au moment du choléra de 1865, le quartier de la Lune est en 1876 encore la principale zone d'accueil des immigrés, s'étendant

Chaudronnier sur cuivre, Antoine Martinenq dit " Grand diable", grand-père de Patrick Martinenq et les ouvriers des FCM, 1912

d'ailleurs avec le temps vers les Mouissèques et au Sud vers les quartiers de la Rouve et Saint-Antoine.

Là, la rue leur appartient, décor de leur vie laborieuse ; comme le Zani de la comédie vénitienne, ils sont appelés à faire les sales boulots. Elle les accueille plus que les logements si peu confortables. La rue est lieu de la vie privée : rixes, amour, disputes d'argent entre logeurs et mal logés, engueulades entre mari et femme." Place de la Lune, page 171.

Historien ou ethnologue

Après une maîtrise d'économie, je devais choisir un sujet de thèse d'économie. Cela n'a pas été facile car les études en université ne fournissent pas un emploi. Quand j'ai commencé ma thèse, il y avait un décalage entre les professeurs d'université et un simple Seynois qui allait interviewer des ouvriers des chantiers navals.

L'économie c'est très rébarbatif, avec des concepts mathématiques. On ne peut pas seulement travailler de manière traditionnelle avec des recherches dans les archives. Il faut tenter de retrouver une logique économique et industrielle, reconstituer une mémoire technologique et ouvrière à partir de rapports de police, d'articles de presse, de rapports industriels et scientifiques. On arrive à rendre cette histoire aussi en s'aidant du vécu. Et là j'étais en décalage avec certains chercheurs de l'université d'Aix et de Paris qui ne réussissaient pas à comprendre comment, à partir de données mathématiques et scientifiques, on en arrivait à ce travail d'ethnologie.

"L'année 1872 est sans doute une étape importante de l'histoire des FCM. La société s'est implantée à travers le système du prix fait, l'ouvrier perd le contrôle temporel de son travail. S'il lui reste les gestes du labeur (le savoir et le faire), il doit les dompter s'il veut obtenir un salaire décent. Le garant de ce travail exécuté dans les temps révolus est le contremaître dont le pouvoir s'est accru. Maître des équipes ouvrières, il fait la pluie et le beau temps à l'atelier. Les relations artisanales s'estompent. Ancien ouvrier la plupart du temps, le contremaître est le relais indispensable à la docilité ouvrière."
Place de la Lune, p.153.

Je voulais expliquer comment pendant des années les chantiers navals ont rythmé la vie de La Seyne et comment en 8-10 ans les chantiers ont complètement disparu. Dans les années 1830-1840, La Seyne était un petit bourg provençal en face de Toulon avec sa Marine nationale. A cette époque-là il y avait l'envie de faire, de bouger. En quelques années, des ingénieurs anglais ont transformé ce bourg en un chantier de constructions navales, le plus important de France voire d'Europe.

La place de la Lune pour moi en était le point de départ. Je voulais examiner comment à partir de cet espace les chantiers se sont développés et étendus vers l'est, comment la place de la Lune a été le trait d'union entre le monde du travail et la ville qui va se développer autour.

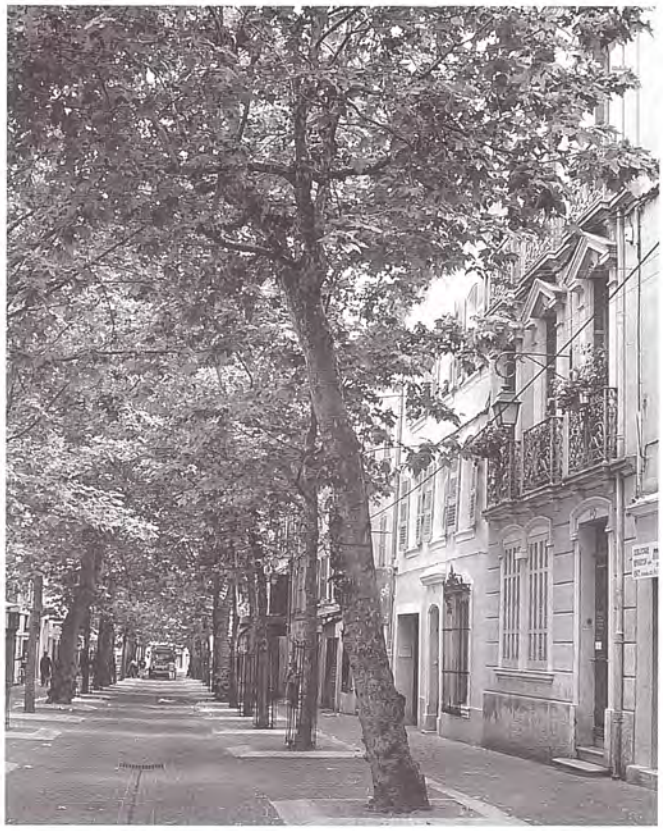
Place de la Lune (officiellement place Noël Verlaque) au début du XXe siècle

"La forme entreprise se précise dans les règles d'utilisation d'un espace productif donné. Tout se passe au coup par coup. Le chantier est par essence un espace ouvert, hérité, remodelable. A partir de 1856, semble-t-il, il est clôturé, et les mètres carrés d'espaces couverts, d'ateliers rivalisent avec ceux livrés au ciel. Il est pensé de plus en plus en fonction de l'organisation de la production en grand, où les moyens financiers, le capital fixe important et une main-d'œuvre cadencée sont au service de l'usine espace clos." Place de la Lune, page 99.

Histoire et mémoire

En 1980-1983 quand j'ai mené ce travail de recherche, on était encore au cœur même de la vie de la construction navale. Pourtant en 1978-1979, on sentait bien les prémices des difficultés, avec le départ de ceux qu'on appelait "les bras cassés" à qui on a donné une indemnité de départ. On pensait que les chantiers navals allaient continuer leurs activités, on avait l'espoir. Jeune étudiant de 29 ans j'étais pris dans cette mouvance. Il fallait que je réponde aux besoins de mes professeurs et, en même temps, j'étais attiré par la richesse de cette histoire locale. Je menais un travail assez lourd aux archives de Toulon et aux archives de la Marine nationale. En un an, un an et demi, j'ai reconstitué les grands moments de l'histoire des chantiers navals grâce aux rapports de police, à l'histoire du mouvement social. Dans les archives municipales j'ai vu comment la ville s'est développée en même temps que les chantiers navals.

La maison des têtes, cours Louis Blanc



L'urbanisme reflet de la hiérarchie sociale, cours Louis Blanc

"Bien sûr, l'architecture différencie les locataires : ici de hauts plafonds, des grilles de fer forgé, des pièces vastes ; là un escalier étroit et tournant avec une rampe en maçonnerie, de petites fenêtres ; mais il n'est pas exceptionnel de rencontrer en un même immeuble, après avoir salué la concierge, au premier étage le marchand drapier installé avec la bourgeoise, au deuxième la rentière et sa domestique; enfin, dans la mansarde sous les toits, une famille de charpentiers et de couturières."
Place de la lune, p. 58.

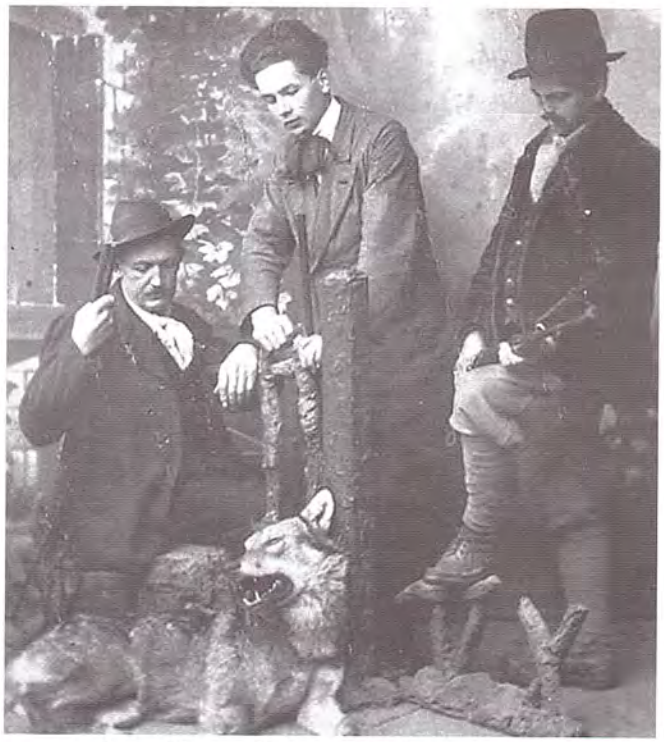
J'ai pu réaliser comment on peut écrire une histoire traditionnelle à partir de la mémoire orale.
Appartenant à une vieille famille seynoise qui a travaillé dans les chantiers navals, j'ai rencontré des parents, des amis qui m'ont aidé à renforcer ce travail universitaire d'histoires, de récits de vie de Seynois nés à La Seyne-sur-Mer ou qui y sont venus travailler. Cette histoire orale était bien différente de ce que je connaissais en université et cela a donné un éclairage nouveau.

"Moi, j'étais soudeur, dans les premiers temps, non !...j'ai fait le stage comme soudeur, j'ai jamais calculé combien de mètres de soudure j'ai fait dans ma vie. Comme soudeur, j'ai fait 25 ans. En comptant 250 jours par an, je fais par jour à peu près 80 m de soudure de plat, on fait du vertical aussi, mais en moyenne... Oh ! J'ai bien dû faire 60 km de soudure dans ma vie. Quand je suis parti, on m'a dit : tu as soudé 3 bateaux. Je sais pas si c'est vrai, mais je dois pas être loin ; dans ma vie à moi tout seul, j'aurais presque fait bien un bateau... Ça dépend le diamètre, mais on brûlait 2 à 3 paquets de baguettes par jour à 50 électrodes."
Place de la Lune, p. 383.

Changement et histoire sociale

Dans cette démarche, nous étions au cœur du fait social: les économistes, les historiens, les sociologues, les ethnologues essaient de se parler, de faire tomber les barrières doctrinaire et universitaire. Ils tentent de comprendre ce qui fait le changement pour l'individu, pour le groupe, pour l'espace. Par cette histoire orale on a constaté assez rapidement que le changement ne s'arrêtait jamais.

A l'époque des chantiers navals tout le monde était de la même famille, tout le monde vivait autour des chantiers soit directement, soit indirectement. La grande famille seynoise a vécu le changement dans l'évolution des activités, dans l'évolution des salaires, dans l'affrontement au moment des conflits sociaux ou en tant que groupes sociaux et familiaux.



Les Carle, Chiusa di Peso, dernier loup du village,1899

"Du 19 octobre au 24 novembre 1910, une grève de plus d'un mois s'emballe. 210 riveurs, teneurs d'abattage, perceurs réclament une augmentation de salaire selon chaque corporation concernée et le renvoi du contremaître riveur Allazia. Les teneurs d'abattage demandent que leur salaire prenne en compte les conditions de travail au cœur du bateau, dans les ballasts [...] Les riveurs demandent la suppression du prix fait, que les mousses et les apprentis aient une augmentation de salaire [...] L'arbitrage sera réalisé par le maire. Le salaire journalier est augmenté mais le contremaître conserve sa place après avoir été sermonné [...] Les grévistes sont satisfaits et témoignent leur reconnaissance à la population commerçante et au maire parcourant les rues de la ville, drapeau rouge en tête chantant l'Internationale.» Place de la Lune, pp. 243-245.

Les Italiens

Imaginez-vous l'arrivée de toutes ces familles italiennes! Les Seynois étaient des familles provençales qui vivaient encore comme au XIXe siècle et qui tout d'un coup voyaient arriver des transalpins dont la plupart sont au début des célibataires, clientèle principale de la Place de la Lune. Ils obligent les provençaux à changer, à se confronter.

Les Corso, famille piémontaise, 1930

"Les Italiens? Ils chantaient, ils buvaient. Quand j'étais gosse, on passait là, on avait peur, au-dessus de l'épicerie Constant, il y avait un cabanon, on disait qu'ils tuaient les chats pour les manger le dimanche. Ils se réunissaient : boire, s'amuser. Quand je passais par ce chemin, je courais vite...On a toujours fait bon ménage, ils se sont fait naturaliser et ont vécu en France, ils ne sont pas repartis...L'Italien, il n'avait rien et il réussissait. Ils osaient, ils risquaient, ils se lançaient, ils achetaient un commerce, le vendaient, en achetaient un autre..." Place de la Lune p. 422.

Les Martinenq et Ferrand à l'Evescat, 1928

Je crois qu'il y a dans l'histoire sociale d'une commune des mouvements, des changements. C'est comme un grand fleuve où l'histoire ne s'immobilise pas. On a vu les chantiers navals tourner parfaitement jusqu'au jour où ça n'a plus été. Et puis un jour ça s'accélère par une décision extérieure au monde local qui oblige les gens à réagir, pour les salariés, pour les responsables locaux ou pour l'individu lui-même.

Je suis devenu depuis un responsable politique, un responsable administratif. Cette ville m'a souvent "gardé "même si les intellectuels qu'elle forme s'en vont, à une époque où il n'y a pas d'emploi. Je suis resté acteur, une manière de participer au changement, c'est comme si je devais continuer l'histoire de la place de la Lune, sans être simplement contemplatif.

"C'est bien cette mosaïque de gens venus de partout et se reconnaissant, malgré les héritages des diverses racines nationales, professionnelles et sociales, dans le même "ventre de la baleine", ce sont bien ces milliers, ces dizaines de milliers de "Jonas" qui façonnent encore aujourd'hui l'histoire de la ville." Place de la Lune, préface de Nicolas Rasoli, p. 6.

En 1840 les ingénieurs anglais ont choisi pour les gens de La Seyne. A cette époque le préfet disait "Un spéculateur est arrivé à La Seyne. Il va faire des bateaux. Il a embauché 100 ouvriers. Il a créé une société de secours mutuel". Imaginez-vous les changements que cela peut représenter pour les Seynois de l'époque ! Il maîtrisait de nouvelles techniques, des machines pour les bateaux. Il ne venait pas pour installer des chantiers forains, car les chantiers navals, avant cette époque, étaient forains. Selon la commande, on faisait venir sur une plage les poutres et tout le matériel nécessaire et après on libérait l'espace. Là c'était un étranger, un Anglais qui venait prendre un morceau de l'espace du front de mer et qui allait développer un atelier avec rapidement 100, 200, 300 ouvriers. Cela m'a toujours laissé interrogatif sur la société locale de l'époque.

"Philip Taylor et son frère, ingénieurs anglais, avaient installé en 1832 un premier moulin à vapeur à Marseille, en 1835, au quartier de Menpenti, un atelier attaché à la fabrication et à la réparation des machines marines. Ils firent l'acquisition des chantiers Lombard en 1845 et vinrent travailler à La Seyne. Ils agrandirent les lieux d'achat de la corderie Abran, les dotèrent de deux grandes cales de 70 m et 50 m, perfectionnèrent leur outillage. La même année, sortit de ces chantiers le Languedoc, premier bateau seynois en fer, à aubes, construit sur la première cale en maçonnerie, mesurant 70 m de long." Place de la Lune, p. 83.

Imaginez de nos jours un industriel qui viendrait demander au maire de s'installer dans ces conditions ! Ce serait le développement durable, la protection de l'environnement, etc.

Comment réagiraient les Seynois? Il faut aller vers autre chose. Il faut concevoir notre ville autrement. C'est un changement abrupt. Comment de nos jours, alors que l'on a besoin d'emplois, aurions-nous réagi ? Qu'est-ce qu'il faut faire de ces espaces, de ce site ? On s'interroge. La rade de Toulon n'est plus un chantier naval, n'est pas un lieu de commerce... le tourisme? C'est un littoral en questionnement.

Quand on m'a proposé ce sujet, au début je voulais parler des démolitions. Mais le thème étant "les changements", j'ai préféré faire un certain nombre de remarques, poser des interrogations. L'histoire s'est accélérée, La Seyne a beaucoup changé. Comment faire face aux changements, comment continuer à être acteur de l'avenir de la commune? Quels changements faut-il aujourd'hui opérer pour que cette population retrouve une sorte de stabilité? L'idée de préserver un patrimoine, quelques lieux, peut être un facteur très positif pour mettre en valeur de nouveaux changements. Pour que chaque Seynois puisse se réapproprier son territoire et y participer pleinement.

Quand vous êtes étranger, bien qu'intégré au monde ouvrier, vous n'êtes pas intégré dans la commune. En tant qu'étudiant, issu du monde ouvrier, je n'en étais pas et je n'étais pas intégré à la communauté universitaire. Il est difficile de trouver sa place. Ecouter les récits de vie des anciens, les mettre en parallèle, les faire se rencontrer, permet de faire tomber des murs, une approche des plus nécessaires pour préparer l'avenir. C'est la plus grande leçon d'étudiant et de chercheur que j'ai tirée du travail mené sur la *Place de la Lune.*

Paquebot de croisière aujourd'hui

"Mémoire nostalgie ou mémoire poussée, comme dirait Martinenq ? Telle est bien l'interrogation qui suinte à travers tous les pores de ce livre...Le détour par l'histoire n'est qu'une mise en distance pour mieux penser le présent. D'une certaine façon, l'histoire fonctionne comme la mémoire : elle est toujours faite pour le présent...Les anciens sens sont moribonds et tout concourt à ce qu'il n'y en ait pas encore de nouveaux. On cherche ce qui va lier les gens entre eux mais, pour l'instant, ce ne sont que modèles épars, sédimentations hétérogènes, multidirectionnelles, de sens venus d'ailleurs." Postface de Michel Marié, p. 483.

"Place de la Lune", début XXe siècle

Ancienne place de la Lune, place Benoît Frachon, aujourd'hui

Bibliographie

Marius Autran, *Images de la vie seynoise d'antan,* 8 tomes
http://www.site-marius-autran.com/ : réédition des tomes 1 et 2, revue et annotée par Jean-Claude Autran, Géhesse Editions, 2009, 2010.

Louis Baudoin, *Histoire générale de La Seyne-sur-Mer et de son port depuis les origines jusqu'à la fin du XIXe siècle*. Hémisud, 1965.

Bernard Cros, *Citadelles d'azur. Quatre siècles d'architecture.* Edisud, mars 2000.

Bernard Cros, "Le fort de l'Eguillette de Louis XIV à nos jours", *Revue de la société des Amis du vieux Toulon et de sa région,* 2008, n° 130.

Magali Thomas-Cuzange et **Philippe Dubois**, *Une mairie communiste : la municipalité Toussaint Merle à La Seyne-sur-Mer*. Maîtrise histoire, Aix-Marseille 1, 1996.

Philippe Dubois, "Toussaint Merle, homme de résistances", *Regards sur l'histoire de La Seyne-sur-Mer*, n°8, 2007.

Francis Lyon, *La vie tourmentée de Victor Tournel*, éditions de la Courtine, 2006.

Francis Lyon, *De l'autre côté du port,* Géhesse édition, 2009.

Patrick Martinenq, *Place de la Lune. Aspects de l'histoire de La Seyne-sur-Mer 1830 – 1936.* ERG, 78 Maurecourt, 1983.

Lucas Martinez, "L'âge d'or de la rade dans la deuxième moitié du XIXe siècle : la construction navale, La Seyne et la marine nationale", *Regards sur l'histoire de La Seyne-sur-Mer,* n° 5 , 2004.

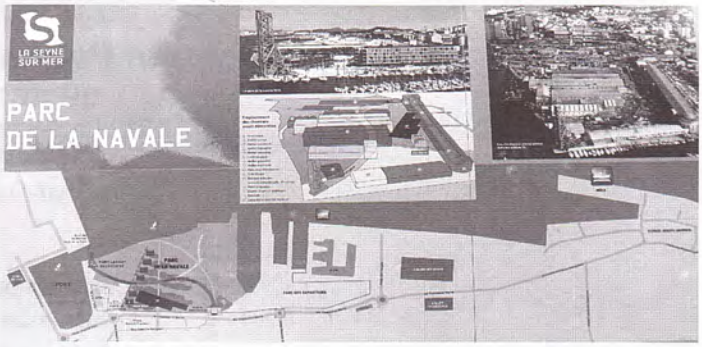
Lucas Martinez, **Françoise Manaranche**, "Philip Taylor, père des Forges et chantiers de la Méditerranée", *Regards sur l'histoire de La Seyne-sur-Mer,* n° 8, 2007.

René Merle : "Décembre 1851, Toulon, La Seyne : sociétés secrètes", 2010, http://www.rene-merle.com

René Merle, "La Seyne et le bilinguisme provençal", 2008, http://www.rene-merle.com

Le temps des changements

Parc de la Navale



Le chemin de la mémoire de la Navale

Remerciements

Nous remercions

Jean-Michel Boned, directeur du village de vacances de CRE RATP pour son accueil amical,

les intervenants pour leur disponibilité,

les membres de l'association et les amis qui ont participé à l'élaboration de la revue.

Revue publiée avec les concours suivants :

Ville de la Seyne-sur-Mer

Var Conseil Général

Région Provence-Alpes-Côte d'Azur

Regards sur l'histoire de La Seyne-sur-Mer n°10

Association
Histoire et Patrimoine Seynois
BP 10315
83 512 La Seyne-sur-Mer
04 94 74 98 60
www.histpat-laseyne.net

Directrice de publication
Yolande Le Gallo

Comité de rédaction
Geneviève Bauquin, Andrée Bensoussan, Bernard Cros, Magali Cuzange, Marguerite Dauban, Jocelyne Denis, Marie-Claude Favaletto, Danièle et Alfred Guglielmi, Yolande Le Gallo, Francis Lyon, Dina Marcellesi, Marie Mondet, Annick Rohaut de Fleury

Crédits photographiques
Bernard Cros, Marguerite Dauban, Danièle Guglielmi, Patrick Martinenq, Roland Paésani, Marc Quiviger

Infographie et impression
Imprimerie du Las
32 boulevard BauchièreToulon
04 94 24 04 15

Prix : 6,00 €

ISSN 1637-889X

La crèche

Magali Cuzange, Marie-Claude Favaletto et Marguerite Dauban

Le jardin d'enfants